

LIBRAIRIE FERET & FILS

15, Cours de l'Intendance, 15

BORDEAUX

DERNIÈRES PUBLICATIONS

- A Travers L'Europe** : *Impressions poétiques*, par Louis Boué, avec cent compositions, dues à soixante artistes. 1 vol. in-folio gr. luxe, tiré à 625 exemplaires, cart.....F. 30 »
25 exemplaires tirés sur Japon, prix 100 »
- Poésies Morales** : *Aux tout petits*. Morale, lecture, récitation Cours élémentaire et préparatoire conforme au programme, par M^{me} DE BEAUROYRE, in-12 ill., cart..... 1 60
- Poésies Morales** : *Aux Enfants de la France*. Cours supérieur et moyen, par M^{me} DE BEAUROYRE, in-12 cartonné. 1 60
- Paladins et Gascons**. Légendes épiques, poèmes, contes sérieux et autres, par l'abbé FERRAND, 1 vol. in-18 Jésus de luxe..... 3 50
- En Crète**, par le Dr DUCLOT, 1 vol. in-12, avec 10 gravures et 2 cartes, broché..... 3 »
- Nos Notabilités du XIX^e siècle** : *Médallions bordelais*. Compositions inédites, planches hors texte, d'après les dessins originaux à l'encre de Chine de Louis BLAYOT, avec notices biographiques, par Ed. FERET. Ouvrage de grand luxe publié dans le format in-folio, par livraisons contenant un portrait, une notice et un autographe. Il paraît deux livraisons par mois. Prix : 1 fr. 50 la livraison (réduit à 1 fr. pour les souscripteurs à une série de 25 livraisons). La 2^e série est en cours de publication.
- Histoire de Bordeaux depuis les temps les plus reculés**, par C. JULLIAN, avec 262 grav., dont 32 hors texte, 1895, in-4^o, 800 pages, 30 fr. ; franco gare..... 31 »
- Variétés Girondines** ou *Essai historique et archéologique sur la partie du diocèse de Bazas renfermée entre la Garonne et la Dordogne*, par Léo DROUYN, membre de l'Académie de Bordeaux. 3 vol. gr. in-8^o, ornés de 36 eaux-fortes et de gravures dans le texte, 54 fr. Franco gare..... 55 »

Léon PARIS

L'Alcade de Zalaméa

Comédia de CALDÉRON

EN TROIS JOURNÉES

Interprétation libre en vers français



BORDEAUX

FERET & FILS, Éditeurs

COURS DE L'INTENDANCE, 15

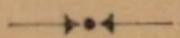
PARIS

L. MULO, Éditeur

RUE HAUTEFEUILLE, 12

1904

Léon PARIS



L'Alcade de Zalaméa

Comédia de CALDÉRON

EN TROIS JOURNÉES

Interprétation libre en vers français



BORDEAUX
FERET & FILS, Éditeurs
COURS DE L'INTENDANCE, 15

PARIS
L. MULO, Éditeur
RUE HAUTEFEUILLE, 12

1904



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES NOCES DE THÉTIS ET DE PÉLÉE, poème de Catulle, interprété en vers français.

ALCESTE, tragédie d'Euripide, adaptée en vers français.

LES PERSES, tragédie d'Eschyle, adaptée en vers français.

LE MÉDECIN DE SON HONNEUR, drame en trois actes, en vers, représenté pour la première fois à Paris, au théâtre de la Bodinière, par des artistes de l'Odéon, le 13 février 1899.

ABD-EL-KADER, drame avec prologue et épilogue, en douze tableaux.

A Monsieur MOREL-FATIO

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SECRÉTAIRE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

AVANT-PROPOS

C'est assurément un grand mérite que de construire ingénieusement une pièce, comédie, tragédie, ou tragi-comédie. Des situations pathétiques, des scènes joyeuses, des personnages s'agitant dans un splendide ou pittoresque décor peuvent la faire applaudir, mais ne l'immortaliseront pas si à ces attraits elle ne joint le plus rare, le plus puissant de tous, l'originalité et la vérité psychologique de caractères types idéaux de vice ou de vertu, de bon sens ou de folie. Ces caractères le Génie seul est capable de les créer. Il fallait un Shakspeare, un Corneille, un Molière pour symboliser avec *Falstaf*, *Othello*, *Ophelia* l'égoïsme, la jalousie, l'amour ingénu; avec *Auguste*, *Nicomède*, *Pauline*, la clémence, l'héroïsme, la pureté idéale; avec *Harpagon*, *Alceste*, *Célimène*, l'avarice, l'amour déraisonnable, le flirt hypocrite.

Égal à Shakspeare, supérieur à Corneille par la variété infinie de ses combinaisons dramatiques, Calderon a été aussi un puissant créateur d'âmes. *Le médecin de son honneur* est un Othello espagnol, mais sa jalousie n'est pas comme celle de l'Othello More, naïve, soudaine, emportée; elle est profonde, dissimulée; elle couve sourdement avant d'éclater avec fureur. Dans *l'Alcade de Zalaméa* le laboureur Pedro

Crespo est un caractère admirablement idéalisé. Son langage est tour à tour imagé, sentencieux, sérieux, railleur. C'est que s'il a le tour d'esprit poétique du paysan espagnol, il en a aussi la gravité tempérée d'enjouement. L'Espagnol, a dit notre La Fontaine, a l'âme plus grande encore que folle. Crespo a l'âme grande mais sage, vive mais toujours maîtresse d'elle-même. Vienne le malheur, il sera un Don Diègue d'humble extraction, mais égal au premier par sa sensibilité paternelle, sa conception héroïque du point d'honneur, sa haute raison, sa noble et touchante éloquence.

Le drame dans l'*Alcade de Zalaméa* ne commence qu'à la fin de la seconde journée. Jusque là cette comédia est un roman dialogué. Les personnages y parlent plus qu'ils n'agissent. Mais leurs conversations nous intéressent et nous amusent. Elles nous instruisent aussi en nous dévoilant le fond des âmes, leurs originalités, leurs énergies latentes. Nous pressentons que ces caractères, si nettement dessinés, feront, en se choquant, succéder le frisson au sourire. En effet la crise à peine nouée les péripéties se suivent rapides, émouvantes, la dernière, d'une moralité irréprochable, d'une horreur tragique. Les lecteurs curieux de rapprochements littéraires pourront comparer ce célèbre dénouement avec celui de la *Méropé* de Voltaire. Egisthe et Crespo préparent avec la même décision, frappent avec la même audace le coup terrible par lequel le premier punit l'assassin de son père, le second le ravisseur de sa fille.

Le théâtre moderne avec ses vastes décors et ses illusions de perspective seconde puissamment l'effort du poète pour concentrer et accélérer une action dramatique. Le théâtre espagnol, au xvii^e siècle, sous Philippe III, changeait le lieu de scène en scène, opération que rendait singulièrement facile la simplicité des décors puisqu'il suffisait d'enlever ou

de déplacer une toile pour substituer une rue à une campagne, ou à une forêt. L'imagination naïve des spectateurs s'y prêtait complaisamment. Elle transforment volontiers en riche palais une peinture grossière et sans perspective, en forêt profonde un ou deux arbres de carton.

Ce théâtre était un *corrale*, ou cour sans toiture encadrée de maisons dont les balcons tenaient lieu de loges. C'est là que les *cultos* (raffinés) devisaient avec les belles dames, sur le mérite de la pièce, pendant qu'au parterre, vilains, rufians, soldats, matelots applaudissaient ou sifflaient avec frénésie. Mais tous *cultos* des balcons ou *mosqueteros* du parterre se grisaient de sonorités gongoriques, souriaient ou riaient aux éclats selon que l'acteur débitait une *grâce* prétentieuse ou un jeu de mots insipide.

Un des grands mérites de l'*Alcade de Zalaméa* c'est la diversité et l'originalité des personnages. Tous, colonel, capitaine, sergent, soldat, vivandière, laboureur, hidalgo, valet d'hidalgo, sont des types exacts et très vivants des mœurs militaires et campagnardes de l'Espagne sous le règne de Philippe III.

La partie comique ingénieusement liée à l'action pourrait toutefois disparaître sans en troubler la marche. Du reste, les plaisanteries de l'hidalgo ridicule sont lourdes et pédantesques, celles du *gracioso* son valet sont médiocrement risibles et trop peu variées.

Nous n'avons pas traduit les vers de Calderon ; nous les avons librement interprétés. Traduire, c'est s'asservir aux mots et employer le même mètre. Interpréter c'est secouer ce double joug ; c'est écho fidèle de la pensée et du sentiment les rendre dans un langage vraiment français ici avec le coloris poétique, là avec une simplicité expressive. partout avec une parfaite clarté.

L'accueil fait au mois de février 1889 à mon adaptation du *Médecin de son honneur*, par le public d'un théâtre parisien m'assure que le drame *Alcade de Zalaméa* mis au point de la scène française par une main plus habile que la mienne serait chaleureusement applaudi.

Caldéron dédaignait de surveiller lui-même l'impression de ses pièces. Les directeurs de théâtre en ont profité pour en altérer le texte où y introduire maintes *grâces* mal venues, maintes tirades amphigouriques. Nous avons interprété mais renvoyé à l'Appendice ce qui nous a paru falsifié ou apocryphe.

LÉON PARIS.

PERSONNAGES

LE ROI PHILIPPE II.

DON LOPE DE FIGUEROA, colonel du Tercio (régiment)
de Flandre.

DON ALVAR D'ATAÏDE, capitaine.

UN SERGENT.

REBOLLEDO, soldat.

PEDRO CRESPO, vieux laboureur.

JUAN CRESPO, son fils.

DON MENDO, hidalgo.

NUNO, son valet.

ISABELLE, fille de Pedro Crespo.

INÈS, cousine d'Isabelle.

CHISPA, maîtresse de Rebolledo.

Un greffier, soldats, un tambour, laboureurs, suite.

L'Alcade de Zalaméa

Comedia de CALDÉRON

Première Journée.

SCÈNE PREMIÈRE

Midi. — Un grand chemin conduisant à Zalaméa (1).

Entrent REBOLLEDO, CHISPA, une troupe de soldats.

REBOLLEDO

Corps du Christ ! que Satan griffe dans sa géhenne
Celui qui d'un endroit à l'autre nous promène ;
Qu'il le fasse courir sans pouvoir s'arrêter,
Courir, la gorge en feu, sans pouvoir l'humecter !

TOUS.

Ainsi soit-il !

(1) Il y a en Espagne deux villages du nom de Zalaméa, l'un dans la province de Séville, l'autre dans la province d'Estramadure. Il s'agit ici du second.

REBOLLEDO

Eh quoi ! sommes-nous des Gitanes ?
 Ah certes ! c'est d'un air et c'est d'un pas bien crânes
 Que sur le sol poudreux nous suivons tout le jour
 L'étui de cet enseigne au son de ce tambour.

PREMIER SOLDAT.

Pauvre Rebolledo !

REBOLLEDO.

La maudite baguette
 A la fin a cessé de nous rompre la tête.

SECOND SOLDAT.

Je me sentais très las quand le tambour battait.
 Ma fatigue s'en va maintenant qu'il se tait ;
 Son silence m'apprend que bientôt au village
 Nous entrerons.

REBOLLEDO.

L'espoir du repos te soulage.
 Soit. A Zalaméa tu vas entrer vivant.
 Mais y dormiras-tu jusqu'au soleil levant ?
 Les alcades viendront devant le commissaire,
 Et d'abord les vilains salueront jusqu'à terre ;
 Puis l'un d'eux lui dira : « Si vous allez plus loin
 » Vous aurez ce qu'il faut et plus par notre soin. »
 « — Nous ne le pouvons pas ; la troupe est harassée ;
 » Force est que nous restions à l'étape fixée. »
 Très bien répondu. Mais les écus du conseil
 De leur ombre sortis reluiront au soleil.

Alors le commissaire : « Allons, partons bien vite, [gîte.
 » Seigneurs soldats (1), car c'est plus loin qu'est notre
 » Marchons, l'ordre est formel. » Oui, cet ordre est pour
 Monacal et pour moi mendiant (2) : j'ai l'ennui, [lui
 Lui le plaisir. J'ai faim, il arrondit sa panse ;
 Moi, mordieu ! je maigris. J'enrage, quand j'y pense.
 Si l'on part du village aujourd'hui, par ma foi,
 Quoi qu'on dise ou qu'on fasse on partira sans moi.
 Et ce ne sera pas mon premier coup de tête,
 Soit dit sans me vanter.

PREMIER SOLDAT

Mais gare à l'escopette.
 On la braque bientôt sur les pauvres soldats
 Qui font sonner trop haut ce qu'ils pensent tout bas.
 Prends garde : ton discours sent la planche et la corde (3) ;
 Au soldat révolté point de miséricorde
 Plus que jamais, depuis que le gouvernement
 Donna pour colonel à notre régiment
 Don Lope, ce guerrier brave entre les plus braves ;
 Mais pour qui les soldats ne sont que des esclaves,

(1) Le soldat au xvi^e siècle jouissait en Espagne d'une grande considération. Cervantes, Lope de Vega et Calderon, tous trois d'excellente famille, avaient été soldats.

(2) Y nuestros, muy mengados,
 A obedecer al instante
 Orden, que es en caso tal
 Para el orden monacal,
 Para mi mendicante.

Et nous, pauvres diables, — d'obéir à l'instant — à cet ordre qui est —
 pour lui un ordre monacal — et pour moi un ordre mendiant.

Un ordre monacal était en Espagne le symbole de l'abondance, tout au contraire d'un ordre mendiant, qui était la personnification de la misère. D'où le jeu de mots de Rebolledo.

(3) Allusion au supplice de l'estrapade : on élevait le coupable au bout d'une longue pièce de bois, les mains liées derrière le dos avec une corde qui soutenait tout le poids du corps et on le laissait tomber avec raideur jusqu'à deux ou trois pieds de terre.

Jurant, sacrant toujours, dur, sans pitié, cruel
 Tout délit à ses yeux est grave, criminel ;
 Son ami même irait par son ordre au supplice
 S'il savait qu'il osât se moquer du service.

REBOLLEDO.

Vous l'avez entendu. Je ferai cependant
 Ce que j'ai dit.

DERNIER SOLDAT.

C'est fier : c'est surtout imprudent.

REBOLLEDO.

Je ne crains rien pour moi, mais je crains tout pour elle
 La petite Chispa ma compagne fidèle.

CHISPA.

Pourquoi ? Moi je suis née avec du poil au cœur (1)
 Et puis tout défier, faim, et soif et sueur.
 Seigneur Rebolledo, ta pitié m'humilie.
 Au métier que je fais nul serment ne me lie ;
 Avec toi si je sers, eh bien ! c'est librement,
 Par amour du métier et de toi mon amant.
 Chez notre Régidor, rien n'est plus véritable,
 J'avais vivre, couvert et tout très confortable ;
 Et quel bon temps le mois où jugeant les procès
 De sa porte aux cadeaux il élargit l'accès !
 Un juge, dans ce mois, aussi longtemps qu'il dure,
 Pour tout vérifier n'a pas l'âme assez dure.
 Enfin, Rebolledo, je pâtis avec toi,
 Et sans rien te coûter..... eh bien ! alors, pourquoi
 De moi t'inquiéter ? Que rumine ton âme ?

(1) Barbada el alma.

REBOLLEDO.

Que Chispa c'est ma reine, une adorable femme.

LES SOLDATS.

C'est vrai. Vive Chispa!

REBOLLEDO.

Quand par monts et par vaux
Nous cheminons, sa voix rend plus légers nos maux.
L'air même en est charmé. Chante une chansonnette
En faisant au refrain.....

CHISPA.

Claquer la castagnette.

REBOLLEDO.

Et je te répondrai la castagnette aux doigts.
Commence. Vous, amis, vous jugerez nos voix.

CHISPA.

Titiri, titiri, tina.
Je suis la chanson espagnole;
De mes lèvres elle s'envole.

REBOLLEDO.

Titiri, titiri, tina.
Moi je suis le chant espagnol;
Sur mes lèvres il prend son vol.

CHISPA.

Embarque-toi, mon capitaine,
Va te battre en terre lointaine.



REBOLLEDO.

Se batte à qui se battre plaît
Moi, l'ennemi ne m'a rien fait.

CHISPA.

Enseigne, cherchons, toi, les Maures,
Moi, l'ombrage des sycomores...

REBOLLEDO.

Et là, caressés du zéphyr,
A l'aise nous pourrons dormir.

CHISPA.

Que du pain la pâte se brasse,
Et mets au pot la poule grasse.

REBOLLEDO.

Hôtesse, pas de mouton ; j'ai
De sa chair fade trop mangé.

PREMIER SOLDAT.

Holà ! regardez donc ! J'ai l'âme chagrinée
De ce que la chanson soit sitôt terminée,
Mais j'aperçois là bas une tour qui grandit.
Est-ce Zalaméa ?

CHISPA.

Ce clocher nous le dit.

Soldat, si mécontent que la chanson finisse,
Sache que la chanson c'est mon constant caprice.
D'autres pleurent pour rien ; moi sans savoir pourquoi
Comme l'oiseau je chante. Et toi, console-toi,
Soldat, nous chanterons souvent tout à notre aise

Sur la route espagnole et sur la portugaise (1).
Le chemin le plus long devient court en chantant.

DEUXIÈME SOLDAT

Et le poids du harnais s'oublie en t'écoutant.

REBOLLEDO.

Halte ici ! mes amis. Que sera notre entrée
Au village, tambour battant, troupe serrée,
Ou bien par pelotons ? Ah ! voici le sergent :
Il porte l'ordre.

TROISIÈME SOLDAT.

Il vient, et d'un pas diligent.
Le capitaine aussi.

Entrent LE CAPITAINE et LE SERGENT.

LE CAPITAINE.

Seigneurs soldats, victoire !
Vous pourrez à loisir dormir, chanter et boire.
Nous resterons ici logés chez l'habitant.
Bientôt de Llerena le colonel partant
Doit nous rejoindre avec le reste de la troupe,
Le tercio (2) tout entier allant à Guadaloupe.

TOUS

Vive le capitaine !

LE CAPITAINE.

Allez : tous les billets
Sont déjà, par les soins du commissaire, prêts.

(Les soldats s'en vont.)

(1) Ils devaient, en quittant Zalaméa, se rendre à Lisbonne pour les fêtes de couronnement de Philippe II, comme roi de Portugal.

(2) Tercio, régiment.

CHISPA, *à part, regardant de travers Rebolledo.*

Hôtesse, a-t-il chanté, plus de mouton ! Mais est-ce
Du mouton ou de moi qu'il se désintéresse (1) ?
Nous verrons bien.

(Elle s'en va.)

LE CAPITAINE, *au sergent.*

As-tu mon billet ?

LE SERGENT.

Oui, seigneur,

Je l'ai : de vous loger un vilain a l'honneur ;
Un rustre plein d'écus, plus fier de sa richesse
Qu'un infant de Léon de son titre d'altesse.

LE CAPITAINE.

Comme tous les vilains, quand ils ont des écus,
De sa basse origine il ne se souvient plus.

LE SERGENT.

Il n'est pas dans ce bourg de maison mieux pourvue.
Mais sa fille, seigneur, j'en crois ceux qui l'ont vue,
Il n'est pas, paraît-il, dans tout Zalaméa
Une beauté qui soit égale à celle-là.
J'ai voulu vous loger chez elle, capitaine.

LE CAPITAINE.

Si belle qu'elle soit elle est sang de vilaine :
Hanche épaisse, gros pieds, sans doute, et grosses mains,
Cheveux ni blonds, ni noirs, mais vaguement châtains.

(1) Chispa sait que son soldat ne fait pas fi de la viande de mouton, excellente et très estimée en Espagne. Aussi croit-elle voir dans son couplet une allusion blessante pour elle. Rebolledo y laisserait transpirer son secret désir de changer de maîtresse. Mais pourquoi ce désir ? C'est que la nouveauté est le condiment essentiel du plaisir. Toujours le même plaisir ce n'est plus le plaisir, c'est la satiété, c'est-à-dire la souffrance. La Fontaine a fait sur ce thème un conte très amusant : *Le pâté d'anguille.*

LE SERGENT.

On dit tout le contraire.

LE CAPITAINE.

Ah ! ce serait étrange
Que la fille d'un rustre eût la grâce d'un ange.

LE SERGENT.

Seigneur, est-il plus doux et plus rare plaisir
Que, le cœur restant libre, égayer son loisir
En devisant d'amour avec une pucelle
De village, voilant de ses yeux l'étincelle ?
Vous parlez ; son cœur bat ; son ingénuité,
Son silence, tout rend piquante sa beauté.

LE CAPITAINE.

Une femme n'est rien pour moi si la toilette
Ne donne à tout son corps une grâce coquette.
Sans élégance, sans noblesse, ses appas
Seraient devant mes yeux comme s'ils n'étaient pas.

LE SERGENT.

Il me suffit à moi qu'une femme soit femme ;
Celle que je rencontre est celle qui m'enflamme.
Allons chez le vilain ; si le joli minois
De sa fille, Seigneur, doit laisser vos sens froids
Je la prendrai pour moi.

LE CAPITAINE.

Mieux que toi je raisonne.
Veux-tu savoir pourquoi ? La raison que je donne
Est celle-ci : Dit-on à l'objet adoré
« Ma villageoise, ou bien ma dame ? » S'il est vrai

Que l'on dise « ma dame », est-ce un nom que l'on puisse
Donner à la première, objet d'un court caprice ?
Quel est ce bruit ?

(On voit au coin de la rue Don Mendo descendre de cheval.)

LE SERGENT.

Un homme haut et maigre, juché
Sur une rosse, un Don Quichotte tout craché.
De celui dont Cervante a dépeint l'encolure
C'est la parfaite image.

LE CAPITAINE.

Oh ! l'étrange figure !
Toi, porte mes effets à mon logis, sergent,
Et, quand ce sera fait, rejoins-moi promptement.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE II.

Une rue à l'entrée de Zalaméa. On y voit la maison de Crespo.

Entrent DON MENDO, NUNO.

MENDO.

Comment va le grison ?

NUNO.

Mal. Il butte ; il se traîne.

MENDO.

Est-ce que mon laquais un instant le promène ?

NUNO.

Promener ! belle avoine !

MENDO.

Est-il, méchant railleur,
Pour les bêtes est-il délassément meilleur?

NUNO.

L'avoine. Moi du moins pour eux je la préfère.

MENDO.

Mes lévriers courent-ils, sans colliers, sur ma terre?

NUNO.

Vos lévriers! à coup sûr ils courent très contents;
Mais le boucher se fâche; il se plaint de leurs dents.

MENDO.

La troisième heure sonne. Allons! cours et sois leste.
Porte-moi chapeau, gants, curedents et le reste.

NUNO.

Vous imaginez-vous qu'il existe des gens
Que vous puissiez tromper avec vos curedents?

MENDO.

Si quelqu'un ne craint pas de se dire à soi-même
Que je n'ai pas mangé d'un appétit extrême
A mon dernier repas un faisan, je dirai :
« Mordieu ! ce qu'il a dit à part soi n'est pas vrai ! »

NUNO.

Que ne soutenez-vous plutôt, maître énergique,
L'estomac défaillant de votre domestique !

MENDO.

Ne dis pas de sottise. A propos, n'est-il pas
Au village ce soir arrivé des soldats ?

NUNO.

Oui, Seigneur.

MENDO.

Ainsi donc, vilains, on vous accable
Vous forçant de donner aux soldats lit et table.
Vous me faites pitié.

NUNO.

De ceux que moi je plains
Les logis n'ont jamais été de soldats pleins.

MENDO.

Et de qui parles-tu ?

NUNO.

Des hidalgos, sans doute.
Vous ignorez pourquoi l'autorité redoute
De loger des soldats sous leurs tuiles.

MENDO.

Eh bien !

NUNO.

C'est que, hors la famine, ils n'y trouveraient rien.

MENDO.

J'ai reçu de mon père un arbre héraldique
Tout peint d'azur et d'or. Pour ce don magnifique
Que Dieu le garde au ciel ! Car moi, grâce à lui,
De loger des soldats je n'ai jamais l'ennui.

NUNO.

A votre place, moi, j'aurais l'âme blessée
Qu'une somme en bon or ne m'ait été laissée
Pour dîner tous les jours (1).

MENDO.

Nuño, la faim te point.
Moi, je suis noble et puis ne la ressentir point.
Noble et vilain sont gens de différente espèce.
Moi je puis, s'il me plaît, ne pas dîner.

NUNO.

Noblesse,
Que ne t'ai-je reçue en naissant?

(Pendant cette conversation, ils se sont approchés de la maison de Crespo.)

MENDO, *montrant la maison de Crespo.*

Mes amours
Sont dans cette maison. Cessons ces vains discours.

NUNO.

D'où vient que, votre cœur brûlant pour Isabelle,
Vous ne demandez pas la main de cette belle?
Chez son père portez dès ce moment vos pas.

MENDO.

Moi, me mésallier ! Mais tu n'y penses pas.
Ce serait pour ma race une injure trop grande
Que d'abaisser jusqu'à faire cette demande
Cette haute fierté qui sied à mon blason.

(1) Voir l'appendice n° 1.

NUNO.

Vous auriez mille fois en l'épousant raison.
De vous et de Crespo se serait bien l'affaire ;
Il vous ferait dîner et vous lui pourriez faire
De nobles petits fils.

MENDO.

Non : ne m'en parle plus.
Je garde mon honneur ; qu'il garde ses écus.

NUNO.

Un beau père opulent, Seigneur, est un beau rêve.
Avec tel autre un gendre est pauvre, et de faim crève.
Mais si de votre amour l'hymen n'est pas le port
Pourquoi pour être aimé faire un si grand effort ?

MENDO.

Eh quoi ! ne puis-je aimer sans que je me marie ?
Lorsque je me serai passé ma fantaisie,
Dix couvents dans Burgos sont tout prêts à s'ouvrir
A celle que mon cœur aura daigné s'offrir.
Vois donc si par hasard elle s'offre à ta vue.

NUNO.

Mais si Pedro Crespo traversant cette rue
Allait m'apercevoir.

MENDO.

Marche, marche sans peur.
Personne n'oserait toucher mon serviteur.

(Comme Nuño hésite, il ajoute.)

Allons : sans plus tarder fais ce que veut ton maître.

(1) Caldéron, fait allusion au couvent des Huelgas, asile de dames nobles. — Il existe peut-être encore.

NUNO.

J'irai : mais à sa table il ne voudra m'admettre (1).

MENDO.

Ces stupides valets sur la langue ont toujours
Un proverbe à citer qu'ils citent à rebours.

NUNO.

O chance ! je la vois qui vers la jalousie
S'avance avec Inès !

MENDO.

Être sans poésie !
Dis qu'en ce jour l'aurore a deux fois resplendi
Puisqu'un second soleil se lève après midi.

ISABELLE et INÈS *paraissent à la fenêtre.*

INÈS.

Viens, cousine, au balcon, d'où tu verras l'entrée
Des soldats.

ISABELLE.

Non, Inès, je reste retirée
Derrière toi. Car voir ce Mendo déplaisant,
C'est pour moi des ennuis l'ennui le plus pesant.
Or, il est dans la rue et j'en suis bien certaine.

INÈS.

Pourquoi donc connaissant ton mépris et ta haine
S'obstine-t-il, cousine, à te faire la cour ?

(1) Allusion ironique au proverbe espagnol : « Fais ce qu'ordonne ton maître, et assieds-toi à table avec lui. »

ISABELLE.

C'est le seul, jusqu'ici, qui m'ait parlé d'amour.

INÈS.

Pourquoi t'en affliger, et que pourrais-tu faire
De mieux que t'en moquer afin de te distraire?

ISABELLE.

Je n'en ai pas le cœur. Il est trop ennuyeux,
Trop laid et trop bavard, trop sot, trop orgueilleux.

MENDO.

Par ma foi d'hidalgo, c'était la nuit encore
Tout à l'heure pour moi; maintenant c'est l'aurore.
Maintenant le soleil propice à mon amour
Par une aube nouvelle annonce un nouveau jour.

ISABELLE.

Encor vous, don Mendo ! Je vous demande en grâce
De cesser des propos dont la fadeur me glace
Et de ne plus tourner autour de ma maison
Comme autour d'une fleur bourdonne le frelon.

MENDO.

Une femme jolie est plus jolie encore
Quand sa bouche prodigue à l'amant qui l'adore
Les mots injurieux. Donc, que votre courroux
S'acharne contre moi, m'accable de ses coups,
Car plus cette furie aura de violence,
Plus mon amour aura de force et de constance.

ISABELLE.

Puis donc que vous avez l'entendement si dur,
Pour me faire comprendre il est un moyen sûr.
Sur le nez, chère Inès, ferme-lui la fenêtre.

(Elle se retire).

INÈS.

Adieu, Seigneur Mendo qui n'avez qu'à paraître
Pour vaincre un cœur. Adieu, beau chevalier errant ;
A rester près de vous le péril est trop grand,
Car vous avez trop peu contre un homme d'audace,
Contre une femme trop. Nous vous demandons grâce
Et d'être convaincu que si vous revenez
Nous vous redonnerons de ceci sur le nez.

(Elle se retire en fermant vivement la fenêtre.)

MENDO.

Les belles, douce Inès, toujours et c'est justice
Dans tout ce qu'elles font suivent leur seul caprice.
Retirons-nous, Nuño. Ces cœurs capricieux
Ne seront pas toujours hostiles à nos vœux.

NUNO.

L'indigence et l'amour ne sont pas camarades ;
Au riche doux accueil, au pauvre rebuffades.

Entre PEDRO CRESPO.

CRESPO, *à part.*

Encor ce hobereau ! C'en est trop à la fin.
Je suis las de le voir toujours sur mon chemin.
Se promenant de long en large dans la rue.
Que je sorte ou je rentre il offusque ma vue.

NUNO *à part, à Mendo.*

Je vois Pedro Crespo venant de ce côté.

MENDO.

Et nous, allons par là. Ce rustre est très futé.

Entre JUAN CRESPO.

JUAN, *à part.*

Je me lasse de voir sans cesse ce fantôme
Portant panache et gants, spectre de gentilhomme,
Assiéger notre seuil.

NINO, *à part, à son maître.*

Juan vient à nous tout droit.

MENDO.

Ne te trouble donc pas : tête haute et sang froid !

CRESPO, *à part.*

Ah ! ah ! mon Juanito vient vers moi.

JUAN, *entrant.*

C'est mon père.

MENDO, *à part, à Nuno.*

Dissimulons. Crespo m'a l'air fort en colère.
Crespo, que Dieu vous garde.

CRESPO, *brusquement.*

Et qu'il vous garde aussi.

(Mendo et Nuño sortent.)

CRESPO, *à part.*

Non, cela ne peut pas aller toujours ainsi.
Il faut qu'il sente un jour que ma main est pesante.

JUAN, *à part.*

Enfin, il est parti. Ma main impatiente
Eût fait, s'il eût tardé, pleuvoir sur lui mes coups.
Mon père, mon seigneur, salut ! D'où venez-vous ?

SCÈNE III

Sous le porche de la maison de Crespo.

CRESPO, JUAN

CRESPO

De visiter mes blés. Mon fils, ils sont superbes
Sur l'aire amoncelant leurs innombrables gerbes.
Vu de loin sous les feux du couchant ce trésor
Éblouissait : c'était une montagne d'or.
Cet or le ciel le fait, chaleur froidure et pluie
Furent ses artisans, et, leur tâche accomplie,
Le vent, pour que cet or ait un titre certain,
Enlève ici la paille, et là laisse le grain.
Ainsi, mon Juanito, la nature dispose
Selon son poids, selon sa valeur, chaque chose.
Sur ma moisson que Dieu daigne veiller encor
Afin que devenue une poussière d'or
Contre les ouragans par sa main protégée
Elle soit sous mon toit saine et sauve engrangée.
Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

JUAN.

J'ai joué ; j'ai perdu.

CRESPO.

A la paume ?

JUAN.

Oui.

CRESPO.

Très bien. As-tu payé ?

JUAN.

C'est dû.

Et je viens vous prier.....

CRESPO.

Un conseil salutaire.
Ne jouer que muni de l'argent nécessaire
Pour payer si l'on perd.

JUAN.

On paie à bref délai.

CRESPO.

Quelquefois sans retard on le peut il est vrai ;
Mais si quelque accident nous frappe d'impuissance
Comme aussitôt de nous rira la médisance !

JUAN.

Mon père, vous avez sans contredit raison.
Mais votre bon conseil est-il bien de saison ?
Permettez qu'à mon tour j'émette un apophtegme :
Conseil n'est pas argent.

CRESPO.

Mon fils, j'aime ton flegme.
Je t'ai bien attaqué ; tu t'es bien défendu.
Un coup ne vous fait mal que s'il n'est pas rendu.

(Ils se rendent sous le porche de leur maison.)

Entre LE SERGENT.

LE SERGENT, *à Crespo.*

Pedro Crespo, Señor ! Est-ce ici qu'il habite ?

CRESPO.

C'est moi. Que voulez-vous ?

LE SERGENT.

Bon souper et bon gîte.

Don Alvar d'Ataïdé mon capitaine, et moi
Devons loger chez vous, lisez : ordre du roi.

CRESPO.

Eh bien, Seigneur sergent, j'en ai l'âme ravie.
Tout bon sujet au roi doit ses biens et sa vie,
Et quand ce qu'il ordonne est de bien accueillir
Ses soldats et leurs chefs il est doux d'obéir.
Laissez donc ces effets, et que don Alvar vienne.
La maison de Crespo désormais est la sienne.
Et vous, Seigneur sergent, elle est la vôtre aussi.

LE SERGENT, *déposant les effets du capitaine.*

Señor, je vous rends grâce ; à bientôt et merci.

(Il sort.)

JUAN.

Loger des gens de guerre est une lourde charge
Dont en vertu d'un titre un noble se décharge.
Père, avec vos ducats vous pourriez comme lui
En achetant un titre éviter cet ennui.

CRESPO.

Quoi ! tu veux qu'un honneur postiche me décore !
Mais qui je suis ici personne ne l'ignore.
Je suis né d'un sang pur mais d'un sang plébéien ;
Mes aïeux étaient tous, mon fils, hommes de bien.
Mais si j'achète un titre avec cinq ou six mille
Réaux, « Se croit-il donc issu de race vile ? »
Diront les gens, On vend le titre, non le sang. »
Que serai-je de plus, dis-moi, qu'auparavant ?

Crois-tu qu'un homme chauve avec une perruque
 Tombant de l'occiput jusqu'au bas de la nuque
 Persuaderait à ceux qui sans elle l'ont vu
 Que son chef de cheveux sincères est pourvu ?

JUAN.

Mon père, l'on dira que contre la froidure
 Son crâne est défendu grâce à cette imposture,
 Et que sans doute il a cent mille fois raison
 De ne pas s'enrhumer faute d'une toison.

CRESPO.

Vilain, j'ai mon honneur : il est tout dans mon âme.
 C'est de ne faire rien qu'en un autre je blâme.
 Vilain je suis, mon fils, comme étaient mes aïeux
 Et mes petits enfants seront vilains comme eux.
 Voici ta sœur.

Entrent ISABELLE, INÉS.

CRESPO.

Le roi, ma fille, vers Lisbonne,
 Voulant du Portugal y ceindre la couronne,
 Se dirige. Partout marchent les régiments.
 Ce tercio si fameux dans les combats flamands,
 Et dont le colonel est un foudre de guerre,
 Un vrai Mars espagnol, Don Lope de Figuère, (1)
 Dans notre bourg s'arrête, et durant plus d'un jour
 Selon toute apparence y fera son séjour.
 Des soldats, on le sait, trop souvent le langage
 Offense la pudeur : donc, ma fille, il est sage,
 Puisqu'aujourd'hui chez nous hanteront les soldats,
 Qu'au feu de leurs regards tu ne t'exposes pas.

(1) En espagnol Figueroa.

ISABELLE.

Je venais vous le dire ; et là haut, j'imagine
Que, m'étant retirée ainsi que ma cousine,
Nous pourrons au soleil lui-même nous cacher.

CRESPO.

Dieu toutes deux vous garde, et moi je vais chercher
Dans le village tout ce que pour faire fête
A mes hôtes il faut que sans retard j'apprête.
Reçois nos hôtes, Juan, puis va tout surveiller
Pour qu'ils aient tout à point : table, lit, oreiller.

(Il sort.)

ISABELLE.

Inès, viens avec moi.

INÈS.

Je te suis. Chose sûre
Qu'il est peu clairvoyant celui qui se figure
En nous mettant sous clef être bien inspiré,
Si nous ne nous gardons nous-mêmes de bon gré.

(Elles sortent.)

Entrent LE CAPITAINE et LE SERGENT.

LE SERGENT.

C'est ici, mon seigneur.

LE CAPITAINE, *bas, au sergent.*

Sors, et fais ton enquête.

(Le sergent sort.)

JUAN.

C'est pour mon père et moi, Seigneur, un jour de fête
Que celui qui vous fait hôte de ce foyer
Où n'a jamais paru si noble cavalier.

A part.

Que son air est galant et sa démarche fière !
Que j'aimerais porter cet habit militaire !

LE CAPITAINE.

De votre bon accueil vous me voyez charmé.

JUAN.

Humble est notre maison, et nous eussions aimé
Vous offrir un palais, mais pour que Votre Grâce
Soit contente, il n'est rien que mon père ne fasse,
Et je vais de ce pas m'assurer si nos gens
A faire ce qu'il veut se montrent diligents.

(Il sort.)

(Rentre le sergent.)

LE CAPITAINE.

Quoi ! sitôt de retour ?

LE SERGENT.

J'ai su d'une servante
Adroitement sondée et d'humeur fort parlante
Que ce Pedro Crespo vieillard très soupçonneux
A sa fille interdit de paraître à vos yeux
Et la cache là haut ; que du reste elle est belle
Et blonde et porte un nom gracieux, Isabelle.

LE CAPITAINE.

Qu'elle ait nom Isabelle ou bien tout autre nom
Et qu'elle soit châtaine ou blonde, belle ou non,
Je l'aurais regardée avec indifférence.
Mais le père me blesse avec sa défiance ;
Et puisqu'elle est là haut, sans attendre à demain,
J'irai là haut la voir en dépit du vilain.

LE SERGENT.

Cherchez donc une ruse.

LE CAPITAINE.

Oui. J'en imagine une
Qui peut...

LE SERGENT.

Qu'est-ce? j'écoute.

LE CAPITAINE.

O rencontre opportune!
Voici Rebolledo. C'est un soldat, ma foi,
D'esprit vif; il jouera ce rôle mieux que toi.

Entrent REBOLLEDO et CHISPA.

(Ils se parlent bas un moment, pendant que le sergent
et le capitaine de leur côté causent aussi tout bas.)

REBOLLEDO.

C'est convenu, je vais parler au capitaine;
Je verrai si du sort je puis lasser la haine.

CHISPA.

Pour te faire écouter prends tes précautions.
Ainsi, pas de folie et pas d'airs fanfarons.

REBOLLEDO.

Vraiment, que ne m'as-tu prêté ton savoir-faire?

CHISPA.

Tu saurais mieux alors et parler et te taire.

REBOLLEDO.

Pendant que je lui parle, ici tu m'attendras.
(*Au capitaine*) Je viens vous supplier

LE CAPITAINE.

Tout ce que tu

Rebolledo; toujours m'a plu ta bonne grâce. [voudras,

LE SERGENT.

C'est un très bon soldat plein d'une mâle audace.

LE CAPITAINE.

Parle. Que me veux-tu ?

REBOLLEDO.

J'ai perdu tout l'argent

Que j'avais : me voilà bourse vide à présent,
Sans crédit. Toutefois il me reste une chance.
C'est que l'on veuille bien me donner la gérance
Des jeux de notre compagnie. Un mot de vous,
Et l'alferez sera pour m'écouter plus doux.

LE CAPITAINE.

Tu désires les jeux. Rien n'est plus légitime.
Les jeux seront pour toi, bon soldat que j'estime.

REBOLLEDO.

Croyez que je vous suis, Seigneur, reconnaissant.

LE CAPITAINE.

Prouve-le moi.

REBOLLEDO.

Comment ? Seigneur.

LE CAPITAINE.

En me blessant.

REBOLLEDO.

Ah diable !

LE CAPITAINE.

Attends. Avec la langue, insulte feinte.
Profère-la, puis, comme emporté par la crainte
Et devant mon fer nu fuyant éperduement,
Gravis cet escalier jusqu'à l'appartement
Où se cache de moi quelqu'un. Qui ? Peu t'importe.
Moi, je cours après toi, toi tu forces la porte
Et j'entre sur tes pas.

REBOLLEDO.

Ainsi soit-il, Seigneur.

CHISPA, *à part*.

Le capitaine écoute et parle sans hauteur.
Allons, à nous les jeux, à nous leur bénéfice !

REBOLLEDO, *élevant la voix*.

Comment ! Seigneur, comment ! vous refusez justice
A moi Rebolledo, bon soldat, plein d'honneur,
Et vous me préférez un poltron, un voleur.

CHISPA.

Sa tête part. Adieu les jeux !

LE CAPITAINE.

Soldat, silence !

REBOLLEDO.

J'ai raison : donc je dois parler.

LE CAPITAINE.

Quelle impudence !
Non. Tu n'as pas raison : bouche close, vaurien.

REBOLLEDO.

Je me tais malgré moi, mais si j'avais...

LE CAPITAINE.

Eh bien !

Achève.

REBOLLEDO.

Mordieu ! si j'avais mon escopette...

LE CAPITAINE.

Oui da ! que ferais-tu ?

CHISPA.

Le malheureux s'entête.

Il se perd.

REBOLLEDO.

Vous auriez bientôt changé de ton.

LE CAPITAINE.

Qu'entends-je ? Je n'ai pas sous la main un bâton,
Et je balancerais à tirer mon épée !
Non, non ; elle sera dans son vil sang trempée.

REBOLLEDO.

Je m'enfuis, respectant votre grade.

LE CAPITAINE.

Va, fuis.

Moi, la mort à la main, insolent, je te suis.

(Rebolledo fuit. Le capitaine le poursuit, l'épée à la main.)

CHISPA.

Arrêtez !

LE SERGENT.

Attendez !

CHISPA.

Mais qui se précipite
Ici? Quoi! deux vilains.

Entrent JUAN et CRESPO, l'épée à la main.

CHISPA.

Accourez tous bien vite.

CRESPO.

Nous voici, nous voici! Que s'est-il donc passé?

CHISPA.

Ah! le soldat peut-être est déjà trépassé.
Il gravit l'escalier courant à perdre haleine.
Sur ses pas, fer en main, bondit le capitaine.
Hâtez vous; sauvez-le.

CRESPO.

C'est jouer de malheur.

JUAN.

Et nous qui lui cachions ma cousine et ma sœur!

SCÈNE IV.

La chambre d'Isabelle.

Entre REBOLLEDO *en courant*, ISABELLE et INÉS

REBOLLEDO.

Un temple fut toujours l'asile inviolable
Du fugitif, qu'il fut innocent ou coupable.
De l'amour c'est ici le temple : sauvez-moi
Belles señoritas.

ISABELLE.

Qui te poursuit ? Pourquoi ?

INÉS.

Qu'as-tu fait ? Que crains-tu ? Domine ton effroi.

Entrent LE CAPITAINE et LE SERGENT.

LE CAPITAINE.

Elle est venue enfin, coquin, ta dernière heure !

ISABELLE.

Arrêtez, cavalier !

LE CAPITAINE.

Non, non ; il faut qu'il meure !

ISABELLE.

Non : il ne mourra pas. Sous ma protection
Je le prends. Vous portez, sans doute, un noble nom,
Et c'est votre devoir de respecter des femmes,
Quel que soit leur état, villageoises ou dames.

LE CAPITAINE.

Votre rare beauté, señora, m'a charmé.
Elle a vaincu mon cœur. Me voilà désarmé.
Mais vous, à ma détresse êtes-vous insensible?
Ne m'avez-vous fléchi que pour être inflexible?
Quoi! vos beaux yeux pour moi n'auraient que du mépris!
Des jours que vous sauvez ma mort serait le prix?

ISABELLE.

Vous êtes noble. Moi, je suis d'humble naissance.
Votre rang entre nous a mis trop de distance,
Et, comme je ne puis prétendre à votre main,
De vous à moi, seigneur, tout compliment est vain.

LE CAPITAINE.

Vous êtes bien modeste, ô charmante Isabelle.
Rarement tant d'esprit s'unit chez une belle
A tant de charmes.

(Entrent Crespo et Juan l'épée à la main; Chispa les suit.)

CRESPO.

Ah! je croyais voir vos coups
Tomber sur ce soldat tremblant à vos genoux.
Mais non, de doux propos vous flattez une femme.

ISABELLE, *à part*.

O ciel, protège moi.

LE CAPITAINE.

Le ciel grave dans l'âme
Des hommes qu'il a fait naître d'un noble sang
Le respect des devoirs que leur trace leur rang,
Et c'est bien un devoir de dompter sa furie
Lorsque de pardonner une femme vous prie.

CRESPO.

Il faut que vous soyez bien noble assurément
 Pour qu'un si grand courroux s'apaise en un moment,
 Et j'admire, Seigneur, la bonté de votre âme.
 Isabelle est ma fille. Elle n'est donc pas dame.
 Mais simple paysanne.

JUAN, *à part.*

Officier de malheur,
 D'être joué par toi je ne suis pas d'humeur.
 Je ne souffrirai pas plus longtemps que ta ruse
 Dupe mon loyal père, et, si je ne m'abuse,
 Cette déloyauté qui t'a donné l'accès
 De cette chambre aura cet unique succès.

(*Haut.*)

Capitaine, avouez, si vous êtes sincère,
 Que vous répondez mal aux bontés de mon père
 En l'insultant...

CRESPO.

De quoi te mêles-tu ? Tais-toi.
 Ceci regarde seuls le capitaine et moi.
 Il poursuit fer en main un soldat qui l'insulte
 Et fuit dans cette chambre... Est-ce qu'il en résulte
 Que moi-même je sois insulté ? Sa fureur
 Se détend aussitôt qu'il aperçoit ta sœur.
 Il l'éteint bouillonnante encore dans son cœur.
 Quand elle le supplie, il pardonne. Ton père
 Eût-il été content s'il eût à sa prière
 Répondu par l'affront d'un refus offensant ?
 N'est-ce pas un devoir d'être reconnaissant ?

LE CAPITAINE.

C'est très bien dit, et vous, avec plus de mesure
Parlez dorénavant.

JUAN.

Non : la vérité pure
Qu'à vous dire un moment je n'ai pas hésité,
C'est qu'avec le soldat vous aviez concerté
Une feinte révolte, une menteuse fuite.

CRESPO.

Ne parlez pas ainsi : jugez mieux sa conduite.

LE CAPITAINE.

Qu'il rende grâce au ciel. Si vous n'étiez ici
Ma main le châtierait à l'instant sans merci.

CRESPO.

Je puis punir mon fils, si je veux, capitaine.
Vous ne le pouvez pas. C'est chose bien certaine.

JUAN.

Et de mon père, moi, je veux bien tout souffrir,
De vous, rien. Je saurais, me fallut-il périr,
Défendre mon honneur.

LE CAPITAINE.

Laisse aux hommes de guerre
Laisse aux nobles l'honneur, et courbe vers la terre
Ton front de paysan !

JUAN.

Non non, j'ai mon honneur :
Il est tout à la fois dans mon sang, dans mon cœur.
Le vôtre, où donc est-il? Tout noble que vous êtes
Le respectez-vous bien, faisant ce que vous faites?

LE CAPITAINE.

C'en est trop, à la fin. J'en ai trop entendu.
Misérable vilain, reçois ce qui t'est dû.

(Le capitaine et Juan tirent l'épée. Crespo s'interpose).

CRESPO.

Allons! séparez-vous.

CHISPA.

A la garde! à la garde!

REBOLLEDO.

Arrêtez. Don Lope!

CHISPA.

Oui, don Lope! Dieu vous garde.

(Entre en coup de vent Don Lope, en belle tenue et l'escopette au poing. — Soldats, un tambour.)

DON LOPE.

Qu'est ceci? Qu'est ceci? Quel est ce bruit d'enfer?
Quoi! vilains et soldats osent croiser le fer
Ils font de cette chambre un champ clos de bataille.
Je veux savoir, mordieu, pourquoi l'on se chamaille.

(Ici un accès de goutte l'interrompt.)

Maudite jambe, au diable! au diable jambe en feu
Qui me fais enrager!

CRESPO, *à part.*

Mon drôle, jour de Dieu !
Les bravait tous.

DON LOPE.

Parlez, ou bien par la fenêtre
Vilains, femmes, soldats je fais tout disparaître.

(*A Crespo.*)

Parlez, vous le premier. Dites la vérité
En mots précis et courts, en mots pleins de clarté.

CRESPO.

Seigneur, ce n'était rien ou du moins peu de chose.

DON LOPE.

De ce rien quel qu'il soit je veux savoir la cause.
Capitaine...

LE CAPITAINE.

Voici : Je suis ici logé.
Tranquille, j'espérais n'être pas dérangé.
Un soldat...

DON LOPE.

Allez donc.

LE CAPITAINE.

D'un soldat l'insolence
M'irrita : je voulus le forcer au silence.
Impossible : son ton devient plus offensant.
Furieux je dégaine. Il s'enfuit gravissant
L'escalier. Sur ses pas la colère m'emporte.
Tous deux en même temps entrons par cette porte.

Ces femmes étaient là ; près d'elles ces vilains,
 Mes hôtes, avec qui vous me vîtes aux mains.
 Celui-ci c'est leur père, et celui-là leur frère.
 A ma vue ils s'étaient soudain pris de colère.

DON LOPE.

Et quel est contre vous le soldat révolté ?

ISABELLE, *montrant Rebolledo.*

Le voilà. Dans la chambre il s'est précipité
 Le premier en fuyant.

DON LOPE.

C'est très bien. Qu'on lui donne
 Deux bons tours d'estrapade... Allons, qu'on l'emprisonne !

REBOLLEDO.

L'estrap!... Qu'est-ce donc que l'on veut me donner ?

LE COLONEL.

L'estrapade.

REBOLLEDO.

Au supplice on ne peut condamner
 Un innocent.

CHISPA, *à part.*

Hélas ! lancé par une corde
 Deux fois contre le sol, deux fois miséricorde !
 On va me le briser.

LE CAPITAINE, *bas à Rebolledo.*

Rebolledo, tais-toi !
 Je saurai te tirer de là : compte sur moi.

REBOLLEDO, *bas, au capitaine.*

Non non, si je me tais je me perds, capitaine ;
Seule la vérité peut me tirer de peine.
(*Haut.*) J'ai bravé mon chef, mais il me l'a commandé
Étant, pour pénétrer ici, persuadé
Que la meilleure ruse était ma fuite feinte.
Je l'ai donc insulté pour lui plaire et sans crainte.

CRESPO, *au colonel.*

Vous voyez donc, seigneur, que nous avons raison.

DON LOPE.

Non : Les soldats auraient, avec votre maison,
Si je n'avais à temps conjuré cet orage,
Mis sens dessus dessous, vilain, tout le village.
Holà ! tambour, à l'ordre ! au poste qu'à l'instant
Rentrent tous les soldats. A tout contrevenant,
La mort : que nul, enfin, de la journée entière
Ne sorte : je veux, moi, tous deux vous satisfaire.
Afin qu'entre vous deux rien ne trouble la paix,
Capitaine, logez ailleurs, et désormais
Évitez ce logis, où je prends votre place.
Allez : de ce conflit qu'il ne reste plus trace.
Demain, pour Guadaloupe, où nous attend le roi,
Nous partirons.

LE CAPITAINE.

Seigneur, vos ordres sont ma loi.

CRESPO, *à Isabelle, à Inès et à Juan.*

Vous, mes enfants, rentrez.

(Isabelle, Inès, Juan s'en vont. Les soldats se retirent
avec le capitaine, Rebolledo et Chispa.)

CRESPO.

Seigneur, votre prudence
Vous donne mille droits à ma reconnaissance.

DON LOPE.

Pourquoi ?

CRESPO.

Si vous n'eussiez désarmé mon courroux,
Je me perdais : cet homme eût péri sous mes coups.

DON LOPE.

Eh quoi ! vous oseriez tuer un capitaine ?

CRESPO.

Et même un général s'il méritait ma haine
En blessant mon honneur.

DON LOPE.

Et moi je jure Dieu
Que quiconque oserait toucher même un cheveu
De mon plus bas soldat, au haut d'une potence
Expierait aussitôt, vilain, son insolence.

CRESPO.

Et quiconque oserait toucher à mon honneur
Je jure qu'aussitôt je le tuerais, Seigneur.

DON LOPE.

Ignorez vous, vilain, qu'étant ce que vous êtes,
Vous devez aux soldats même mauvaises têtes
Des égards.

CRESPO.

Oui, je dois aux soldats mon argent,
Et je dois prendre d'eux un soin très diligent;
Mais ce que, vive Dieu, je ne dois à personne
C'est mon honneur. C'est Dieu, colonel, qui le donne,
Non le roi.

DON LOPE.

Vive Dieu! moi je ne dis pas non.

CRESPO.

Et vous faites très bien car j'ai toujours raison.

(Ici un accès de goutte coupe fort à propos la réplique au colonel
en lui arrachant un cri de colère et de douleur.)

DON LOPE.

Mordieu! je n'en puis plus. Que le diable t'emporte,
O jambe qui me fais souffrir de cette sorte!

CRESPO.

Diab!e, emporte son mal, mais d'emporter mon lit
Garde-toi bien.

DON LOPE.

Comment! comment! qu'avez-vous dit?

CRESPO.

Le diable m'a donné ce lit et j'en dispose ;
Pour vous : que votre jambe à l'instant y repose.

DON LOPE.

Si le diable l'a fait il faut qu'un diable aussi
Le défasse. Salut, mon brave hôte, merci.
(*A part.*) Le vilain est têtù.

CRESPO.

Salut, seigneur, bon somme.

(Don Lope sort)

(*Seul.*) Vous êtes fort mauvais coucheur, mon gentil-
Vous jurez volontiers et votre verbe est haut. [homme.
Je jure et hausse aussi le ton quand il le faut.

Seconde Journée.

SCÈNE I.

Une rue. On voit la maison de Crespo.

(Entrent.)

MENDO et NUNO.

MENDO.

Qui t'a conté cela?

NUNO.

Ginèta, sa servante.

La querelle n'était sans doute qu'apparente,
Car, depuis, le soldat qui s'était révolté
Contre Don Alvar s'est avec lui concerté.
Ce soldat au logis toujours va, vient, circule.
Son maître d'un tel feu pour Isabelle brûle
Qu'il assiège sa porte et tout le long du jour
Fait vers elle courir des messages d'amour.

MENDO.

Tu m'en dis trop. Comment veux-tu que ma colère
Reçoive tant de coups ensemble et les digère?

NUNO.

C'est donc que vous avez l'estomac affaibli ;
Cela se voit du reste à votre teint pâli.

MENDO.

Tu choisis mal ton temps pour la plaisanterie.

NUNO.

Que voulez-vous enfin ? Que je pleure ou je rie
Mon estomac étant par la faim travaillé ?

MENDO.

Mais, à lui, que répond la belle ?

NUNO.

Il est raillé
Comme vous. Isabelle est déesse. Elle est fière ;
Elle habite le ciel et jamais de la terre
Les grossières vapeurs ne montent à son nez.

MENDO, *giffant Nuno.*

Voilà, maraud, pour tes compliments mal tournés.

NUNO.

Puisse un bon mal de dents enfler votre mâchoire !
Vous m'en avez cassé deux. Mais ~~non~~, chantez victoire,
Car ce que je vous dois c'est un remerciement :
Les dents ne sont chez nous qu'un bien vain instrument.
Attention, seigneur, voici le capitaine.

MENDO.

Allons, marchons sur lui ; contentons notre haine.
Non : l'honneur d'Isabelle arrête ici mes coups.

NUNO.

C'est très prudent. Seigneur, prenez bien garde à vous.

MENDO.

Par ici, viens, suis-moi. De cet endroit, ce semble,
Nous pourrons l'écouter sans être vus.

NUNO, *moqueur, à part.*

Il tremble.

(Mendo et Nuño vont de l'autre côté du théâtre.)

Entrent LE CAPITAINE, LE SERGENT, REBOLLEDO.

LE CAPITAINE.

De fureur, de dépit je sens frémir mon cœur.

Je voudrais la briser comme on brise une fleur.

REBOLLEDO.

Plût à Dieu que jamais d'une fille comme elle,
D'une fille des champs si belle et si cruelle
Vous n'eussiez jamais vu les appas séduisants.

LE CAPITAINE.

Oui, j'aurais évité des soucis bien cuisants.
Que t'a dit la servante?

REBOLLEDO.

Oh! le mot ordinaire.
Votre cœur fait au sien une inutile guerre,
Et ce que vous feriez pour lui plaire de mieux
Ce serait de quitter au plus vite ces lieux.

MENDO, *à part, à Nuño.*

N'hésitons plus, Nuño. La nuit étend son ombre,
Mais je sens que mon âme est encore plus sombre.

C'est assez réfléchir; c'est être trop prudent
 Que de se montrer froid lorsqu'on doit être ardent.
 Va donc : apporte-moi mes armes.

NUNO.

Eh, lesquelles?

Je ne vous en connais point, à si ce n'est pourtant celles
 Qu'a peintes autrefois quelqu'un de vos aïeux
 Aux carreaux de faïence, aux carreaux jadis bleus,
 Sur votre tour croulante, au-dessus de la porte.

MENDO.

Ma sellerie en a; va vite et les rapporte.

NUNO.

Hâtons-nous de partir avant que Don Alvar
 Nous voie : il est toujours muni d'un bon poignard.

(Mendo et Nuño sortent.)

LE CAPITAINE.

La fille d'un vilain à ce point arrogante!
 La fille d'un vilain à ce point méprisante!
 Eh quoi! pas un seul mot, pas même un mot banal
 Pour flatter cet amour, qui me sera fatal.

LE SERGENT.

Les filles de ce rang ont une âme trop basse
 Pour choisir un amant au-dessus de leur classe.
 Qu'un rustre les courtise, elles l'écouteront;
 La pudeur de l'amour empourprera leur front.
 Mon seigneur, vos regrets sont sans cause profonde,
 Car demain nous partons. Comme un sillon sur l'onde,
 Quand un vaisseau la fend, s'efface, votre amour
 S'effacera. Pour vaincre, il faudrait plus d'un jour.

LE CAPITAINE.

En un jour le soleil illumine la terre
Et s'éclipse ; un empire, en un jour, par la guerre
Se fonde ou se détruit. Pierre à pierre, en un jour,
Jusqu'au ciel on élève une puissante tour ;
En un jour la bataille est gagnée ou perdue ;
Une mer démontée est au calme rendue.
L'homme passe en un jour de la vie à la mort.
Pourquoi donc mon amour n'aurait-il même sort ?
Pourquoi, tel qu'un soleil, s'élevant dans mon âme,
Ne peut-il en un jour faire éclater sa flamme
Et l'éteindre ? se voir jusques au ciel monté
Comme une tour, orgueil d'une grande cité,
Se voir en un seul jour, dans un champ de carnage
Défait ou triomphant, tranquille après l'orage,
Comme la mer ; enfin naître vivre et mourir
Comme naît vit et meurt l'homme né pour souffrir,
Pour haïr, pour aimer ? Si, pour que ma souffrance
Fût si grande un seul jour a suffi, l'espérance,
Prélude d'une joie égale à ma douleur,
Peut, en un jour aussi, reflourir dans mon cœur (1).

LE SERGENT.

Cette fille, seigneur, vous l'avez entrevue
Un instant et votre âme est à ce point émue !

LE CAPITAINE.

Dois-tu t'en étonner ? Une étincelle est peu
De chose ; cependant effroyable est le feu

(1) Cette tirade et la suivante, toutes deux bizarrement emphatiques, ont peut-être été introduites par un acteur ou un directeur de théâtre à l'insu de Caldéron, qui, on le sait, ne surveillait pas lui-même les éditions de ses œuvres.

Qu'elle allume. Un volcan s'est entr'ouvert; le soufre,
 Les flammes par torrents s'élançant de ce gouffre,
 Et ce vaste désordre est l'œuvre d'un instant.
 Le tonnerre se tait et son foudre éclatant
 Tombe, court, et partout est brisé ce qu'il touche.
 Le canon est muet et tout à coup sa bouche
 Vomit avec fracas l'épouvante et la mort.
 Pourquoi donc d'un seul coup par un suprême effort,
 A la fois incendie et volcan, foudre et bombe,
 Mon amour ne peut-il quand sur un cœur il tombe,
 L'étonner, l'accabler?

LE SERGENT.

Cette fille, à vos yeux,
 Disiez-vous, était laide.

LE CAPITAINE.

Un mot bien dangereux.
 Oui, je me suis perdu par trop de confiance.
 L'ennemi méprisé m'a surpris sans défense.
 Il faut pour se garder se croire menacé;
 Je ne me gardais pas, et je fus terrassé.
 Cette villageoise est une femme vulgaire,
 Sans grâce, sans appas, disais-je. Erreur grossière.
 Elle parut : je vis une divinité.
 Sa démarche, ses yeux fiers et doux, sa beauté
 M'éblouirent. Aussi n'est-il rien que ne tente
 Pour la revoir, sergent, mon âme impatiente.

REBOLLEDO.

Dans notre compagnie un soldat espagnol (1)
 Vocalise aussi bien que merle ou rossignol,

(1) Le Régiment de Flandre, célèbre par les exploits et la cruauté de son colonel, Don Lope de Figueroa, ne mêlait aux reîtres allemands et flamands qu'un très petit nombre de soldats espagnols.

Et pour les chants d'amour il n'est pas dans l'Espagne
Une chanteuse égale à Chispa ma compagne
Et mon prévôt des jeux. Aux sons de la mandore
Réveillons donc l'objet que votre cœur adore.
Sous sa fenêtre allons danser, chanter ce soir,
Et vous pourrez ainsi non seulement la voir
Mais encor lui parler.

LE CAPITAINE.

Mais Don Lope demeure
Dans son logis. Je crains qu'il ne veille à cette heure.

REBOLLEDO.

Don Lope ne dort pas, à la douleur voué.
Sur son lit par la goutte il restera cloué.
Et d'ailleurs si Crespo lui portait une plainte
On s'en prendrait à nous. Soyez, seigneur, sans crainte
Et venez en sourdine assister au concert.

LE CAPITAINE.

Certes, c'est imprudent. Qui trop ose se perd.
J'ai beau me raisonner, la passion l'emporte.
A ce soir donc vos chants; toutefois, il importe
Que vous ne disiez pas qu'à cet amusement
Vous vous êtes livrés par mon commandement.
Que de nuages noirs fait peser sur ma tête,
Isabelle, l'attrait de ta beauté parfaite ?

(Le capitaine et le sergent sortent.)

Entre CHISPA.

CHISPA.

Halte! Voici ma main. Embrasse-la.

REBOLLEDO, *obéissant*.

Pourquoi?

CHISPA.

C'est qu'elle est intrépide et forte. Écoute-moi :
 Un soldat m'a trichée et, sur sa tricherie,
 A voulu m'éblouir par une menterie.
 « C'est pair, prétendait-il. — Non, non, j'ai de bons yeux,
 » C'est impair. — Non, c'est pair », répond-il, furieux.
 De son entêtement à la fin je me lasse
 Et d'un coup de ceci

(Montrant son stylet)

je laboure sa face.

Maintenant le barbier le soigne et le recoud.

REBOLLEDO.

Pendant que tu frappais, toi, Chispa, ce beau coup,
 Donnant ainsi l'essor à ta noble colère,
 Je cherchais, j'ai trouvé ce qu'il faut pour te plaire.

CHISPA.

Qu'est-ce?

REBOLLEDO.

Une sérénade. On t'entendra chanter
 Ce soir. Au corps de garde allons nous concerter.

CHISPA.

Oui, je veux que l'on parle et par toute la terre
 Et toujours de Chispa la belle bolichère (1).

(Ils sortent.)

(1. Gérante de la holiche, espèce de jeu de boules, jeu des soldats.

SCÈNE II.

Le jardin de Pedro Crespo. — C'est le soir.

Entrent DON LOPE et CRESPO.

CRESPO, *parlant à la coulisse.*

On dressera la table ici.

(A Don Lope.)

Dans mon jardin,
Je vous offre, seigneur, un modeste festin
Sous la voûte du ciel, car c'est chose charmante
Après tout un long jour de chaleur accablante
De respirer un air que parfument les fleurs.
Le vin en est plus pur; les mets en sont meilleurs.

LE COLONEL.

Dans cet ardent mois d'août on dine mieux encore
Lorsque l'on sent, le soir, une fraîcheur d'aurore.

CRESPO.

Asseyez-vous, seigneur.

LE COLONEL.

Vous ne pouviez pas mieux
Choisir, et tout me semble ici délicieux.

CRESPO.

Cet endroit du jardin est celui que ma fille
Préfère pour rêver, le soir, sous la charmille;
C'est ici qu'elle vient dans le jour tout exprès,
Avec ma nièce Inès, chercher l'ombre et le frais.

La cime de cet arbre où frémit le zéphyre,
 Cette treille où son souffle en se jouant soupire,
 Ces mille bruits chantants qui se mêlent dans l'air
 S'accordent pour former un ravissant concert
 Avec cette fontaine aux flots d'argent, mandore
 Sonnant sur ces cailloux qu'un ciel étoilé dore.
 Un beau concert de voix ici ferait merveille
 Pour calmer vos douleurs en charmant votre oreille.
 Or, des oiseaux, ici, le seul gazouillement
 Est à moi, mais ne l'est que le jour seulement;
 Car, la nuit, sous la feuille endormis, ils se taisent.
 Asseyez-vous, seigneur. Que vos douleurs s'apaisent.

DON LOPE, *s'asseyant.*

Impossible ! Crespo, car pas un seul moment,
 Ni la nuit, ni le jour, ne cesse mon tourment.
 Un damné souffre moins. Que Dieu me soit en aide !

CRESPO.

Que Dieu vous aide. Amen.

DON LOPE.

A mes maux nul remède.
 Dieu ! rends-moi patient. Asseyez-vous.

CRESPO.

Non.

DON LOPE.

Si.

CRESPO.

Non, laissez-moi debout. Je suis fort bien ainsi.

DON LOPE.

Asseyez-vous, vous dis-je.

CRESPO.

A votre Seigneurie
J'obéis. Je le dois du moment qu'elle prie.

DON LOPE.

Devinez-vous, Crespo, ce qu'en mon pardedans
Je pense?

CRESPO.

Non.

DON LOPE.

Hier, sans desserrer les dents,
Vous étiez hors de vous.

CRESPO.

Rien ne saurait me mettre
Hors de moi.

DON LOPE.

Mais alors, si vous étiez si maître
De vous, si votre sang est à ce point rassis,
Sans ma permission pourquoi vous être assis,
Sans en être prié?

CRESPO.

C'est que la politesse
Est due aux gens polis et non à qui nous blesse.
Mais voici qu'aujourd'hui c'est vous qui me priez
De m'asseoir. J'obéis, seigneur, et je m'assieds,
Et je serais resté debout par déférence,
Mais vous m'en aviez fait vous-même la défense.

DON LOPE.

Hier, tantôt muet, tantôt bourru, grondeur,
 Vous me froissiez les nerfs. Aujourd'hui, belle humeur !
 Dans un sens opposé d'un jour à l'autre extrême
 Vous êtes aujourd'hui la politesse même.

CRESPO.

Comme vous me traitiez, je vous traitais hier.
 Vous étiez fier, j'étais, comme vous-même, fier.
 Vous parliez, je parlais ; votre bouche était close,
 Je ne disais plus mot. Seigneur, en toute chose
 Je veux ce qui m'est dû, je rends ce que je doi.
 Être en tout avec tous juste, voilà ma loi.
 Lorsqu'on jure, jurant ; priant lorsque l'on prie,
 A toute humeur toujours ma propre humeur se plie.
 C'est au point, croiriez-vous, que la dernière nuit
 Fut une nuit, pour moi, d'insomnie et d'ennui,
 Car vos jambes toujours occupaient mes pensées,
 Les miennes, ce matin, de votre mal blessées,
 M'ont arraché des cris. D'elles ayez pitié.
 Seigneur, de mes douleurs supprimez la moitié.
 De vos jambes, quelle est, dites-moi, la souffrante
 Pour qu'une seule aussi des miennes me tourmente ?

DON LOPE.

Pluie et vent, chaud et froid, fatigue, soif et faim,
 Blessures et combats pendant trente ans sans fin,
 Et trente ans tous vécus loin de ma chère Espagne :
 En Flandre, en Italie, enfin en Allemagne,
 Tout ce qu'on peut souffrir, Crespo, je l'ai souffert.
 J'ai fini par user un corps jadis de fer.

CRESPO.

Dieu vous donne, seigneur, la sainte patience.

DON LOPE.

Qu'en puis-je faire? Rien.

CRESPO.

Comme vous je le pense.

DON LOPE.

La patience au diable! et que mille démons
M'emportent avec elle!

CRESPO.

Ils ne sont pas si bons.
N'y comptez pas. Satan de vous ne s'embarrasse;
Il n'est dans son enfer pour vous aucune place.

DON LOPE.

O Jésus!

CRESPO.

Avec vous, avec moi soit Jésus.

DON LOPE.

Vive le Christ! Crespo, je meurs; je n'en puis plus.

CRESPO.

Vive le Christ! J'en ai l'âme tout attristée.
Mais la table est enfin par mon fils apportée.

Entre JUAN.

(Il apporte une table.)

DON LOPE.

Mais c'était à mes gens de me servir. Pourquoi
Ne sont-ils pas venus?

CRESPO.

Seigneur, pardonnez-moi.
Si vos gens sont absents, c'est que, sur ma prière,
Ils m'ont laissé remplir ma tâche hospitalière
Moi-même, et croyez bien que mes vœux sont comblés
Si je les puis remplir comme vous le voulez.

DON LOPE.

Voulez-vous m'honorer? Appelez votre fille.
Qu'elle vienne avec moi dîner sous sa charmille.

CRESPO.

Va, Juan, dis à ta sœur qu'elle vienne à l'instant.

(Juan sort.)

DON LOPE.

Mon âge m'interdit, Crespo, d'être galant.

CRESPO.

Votre santé, seigneur, fût-elle aussi parfaite
Que vous le voudriez et que je le souhaite,
Je considérerais comme une indignité
De douter un instant de votre loyauté.
Par mon commandement si ma fille Isabelle
Pendant ces quelques jours se confine chez elle,
C'est qu'il m'a paru bon qu'elle n'entendit pas
Les trop libres propos familiers aux soldats.
Si tous avaient, seigneur, votre délicatesse,
Ma fille ici ferait office de maîtresse
De maison. Elle et moi nous serions tous les deux
D'être vos serviteurs honorés et joyeux.

DON LOPE, *à part.*

Le vilain est adroit, et grande est sa prudence.

Entrent INÈS et ISABELLE.

CRESPO.

Ma fille, saluez ce seigneur.

ISABELLE.

Excellence,

Je suis votre servante.

DON LOPE, *à part*.

Elle est belle à ravir.

Quel air modeste! (*Haut.*) A moi plutôt de vous servir.
Veuillez, señorita, vous asseoir à ma table
Et souper avec moi.

ISABELLE.

Je crois plus convenable
Que ma cousine et moi nous vous servions, seigneur.

DON LOPE.

Non, non asseyez-vous.

CRESPO.

C'est un très grand honneur.

Assieds toi.

ISABELLE.

J'obéis.

(Les deux jeunes filles s'asseyent à table. On entend,
venant du dehors, un bruit de guitares.)

DON LOPE.

Qu'ai-je entendu?

CRESPO.

Guitares,
Chants, soldats dans la rue.

DON LOPE.

Ah! leurs plaisirs sont rares.
Il faut bien leur permettre un peu d'amusement ;
De leur rude métier trop juste allègement.

JUAN.

Je me plainrais pourtant à mener cette vie.

DON LOPE.

Est-il vrai? De servir auriez-vous bien l'envie?

JUAN.

Certes, et le plus tôt possible et de grand cœur.
Surtout si vous daigniez être mon protecteur.

Une voix, *du dehors*.

Ici, pour nos chansons, nous serons à merveille.

REBOLLEDO, *du dehors*.

Un couplet! Qu'Isabelle en l'entendant s'éveille.

Une voix, *chantant*.

Bleue aujourd'hui comme le ciel,
Demain du romarin ma belle,
La fleur sera changée en miel.
Réveillez-vous, jeune Isabelle (1).

(1)

Los flores del romero,
Niña Isabel,
Hoy son flores azules
Y mañana seran miel.

DON LOPE, *à part.*

Contenons-nous.

CRESPO.

Ma fille est visée et c'est clair.
Patience! Ils chanteront bientôt sur un autre air.

REBOLLEDO, *du dehors.*

Lancez donc une pierre, ami, dans la fenêtre,
Et nous verrons la belle au balcon apparaître.

(On entend le bruit de la pierre frappant la fenêtre.)

DON LOPE.

De la musique, soit. Mais lancer des cailloux
Où l'on sait que je loge! Ah! c'est trop.

(A Crespo.)

Ils sont fous.

(*A part.*) Par égard pour mon hôte étouffons ma colère.

CRESPO.

Ce sont des jeunes gens; la jeunesse est légère.
(*A part.*) Si ce n'était mon hôte, ah! que de ces soldats
J'irais vite troubler les imprudents ébats!

JUAN, *à part.*

Dans la chambre où Don Lope a son lit une épée
Pend au mur. Qu'elle soit par ma main attrapée,
Et sus à ces coquins...

(Il va vers la porte.)

CRESPO.

Où vas-tu, mon garçon?

JUAN.

Mais, donner aux valets une verte leçon,
Le souper n'est pas là.

CRESPO.

Sois sans inquiétude. [rude!
Rien ne presse, mon Juan. (*A part.*) Comme l'attente est
Crespo, ton tour viendra; maîtrise ton courroux.

SOLDATS, *chantant dans la rue.*

Jeune Isabelle, éveillez-vous.

ISABELLE, *à part.*

O ciel! qu'ai-je donc fait et par quelle imprudence
Ai-je de ces soldats provoqué l'insolence?

DON LOPE.

Cette fois, c'est trop fort.

(Il renverse la table d'un coup de pied.)

CRESPO.

Assurément, trop fort.

(Il renverse un siège d'un coup de poing.)

DON LOPE.

Je suis impatient quand la goutte me mord.

CRESPO.

Je me sentais aussi, seigneur, mordu par elle,
Enrageant de la voir envers vous si cruelle.

DON LOPE.

Vous voyant renverser cette chaise, irascif,
Crespo, je me disais : « Pourquoi ? Pour quel motif ? »

CRESPO.

Pour rien. Voyant, par vous, la table culbutée
Ma main sur cette chaise aussitôt s'est jetée.
(*A part.*) Dissimulons, honneur !

DON LOPE, *à part.*

Sortons de ce jardin.
(*Haut.*) Je souperai plus tard, Crespo ; je n'ai pas faim,
Et je veux rester seul un moment et paisible.
Ainsi de me quitter il vous est tout loisible.

CRESPO, *à part.*

Ah ! je respire.

DON LOPE.

Vous, Isabelle, avec Dieu !

ISABELLE.

Vous de même, seigneur.

DON LOPE, *à part.*

Réfléchissons un peu.
Ma chambre, il m'en souvient, ouvre sur cette rue ;
Une vieille rondache est au mur suspendue.

CRESPO, *à part.*

La cour mène à la rue, et j'ai mon vieil estoc ;
Prenons-le, tenons-le sous la main, prêt au choc.
(*Haut.*) Seigneur, bonsoir.

DON LOPE.

Bonsoir.

CRESPO, *à part.*

Je fermerai la porte
Sur mes enfants pour que nul chez moi n'entre ou sorte.

DON LOPE, *à part.*

Je ne souffrirai pas qu'on trouble plus longtemps
Cette maison.

(Il s'en va.)

ISABELLE, *à part.*

Ils sont tous deux bien mécontents
Et dissimulent mal leur colère contrainte.

INÉS, *à part.*

A se tromper l'un l'autre impuissante est leur feinte.

CRESPO, *à son fils qui essaie de sortir.*

Hé mon garçon !

JUAN.

Mon père ?

CRESPO.

Où vas-tu ?

JUAN.

Me coucher.

CRESPO.

C'est par là qu'est ton lit ; où vas-tu le chercher ?

(Tous sortent.)

SCÈNE III.

La rue devant la maison de Crespo.

Entrent LE CAPITAINE, LE SERGENT, CHISPA *et* REBOLLEDO.
avec des guitares et des soldats.

REBOLLEDO.

Cet endroit pour chanter est bien plus favorable.

CHISPA.

Faut-il recommencer ?

REBOLLEDO.

Certes, mon adorable.

Et fais bien ta partie.

CHISPA.

Eh bien ! mon cœur charmé
En frémit de plaisir, mon soldat bien aimé.

LE CAPITAINE.

Ne pas même daigner entr'ouvrir sa fenêtre !
Orgueilleuse vilaine !

LE SERGENT.

Elle n'aura peut-être

Pas encore entendu.

CHISPA.

Sans doute elle entendra :

Attendons.

LE SERGENT.

Quoi ? Ce qui bien cher me coûtera
Sans doute. Mais qu'importe ?

REBOLLEDO.

Ah ! l'on vient. Qui donc est-ce ?

CHISPA.

C'est ayant sur le dos une lance, une espèce
De cavalier.

(Entrent Mendo avec la lance et Nuño.)

MENDO.

Eh bien, Nuño ! que voient tes yeux ?

NUNO.

Rien, mais j'entends.

MENDO.

Tombons sur ces audacieux,

Veux-tu ?

NUNO.

Non.

MENDO.

Crois-tu qu'elle ouvre sa croisée ?

NUNO.

Votre âme sur ce point ne peut être abusée.

MENDO.

Elle n'ouvrira pas, drôle, je te le dis.

NUNO.

Vous le voulez : d'accord.

MENDO.

Soupçons, doutes maudits !
Allons, attaquons-les. Avant, il faut connaître
Si le cœur d'Isabelle est infidèle et traître.

NUNO.

Alors, asseyons-nous.

MENDO.

Oui, dans cette ombre assis,
Personne ne pourra distinguer qui je suis.

REBOLLEDO.

Notre homme s'est assis. L'on dirait, capitaine,
Que c'est, rôdant la nuit, quelque pauvre âme en peine
Que, comme un feu follet, le remords fait errer.
Ses lèvres closes vont, je crois, se desserrer.

CHISPA.

On le dirait.

REBOLLEDO, à Chispa.

Allons, une chanson. De celles
Qui font verser le sang échauffant les cervelles.

(Entrent Don Lope, Crespo, chacun d'un côté différent et l'épée à la main.)

CHISPA, *chantant*.

Qui ne connaît pas Samparo ?
C'est la fleur de l'Andalousie.
Toujours de ce rufian faraud
Le cœur brûle de jalousie.

CHISPA.

Un jour donc, c'était un lundi,
Et c'était par un soir bien sombre,
Samparo, ce soldat hardi,
Rencontra dans un coin plein d'ombre

De la maison des brocs à vin
Garto parlant à la Chillone.
Surpris, il s'arrêta soudain.
Voyant chiffonner la friponne.

Samparo menace Garto,
Mais Garto volontiers ferraille.
Tirant son épée aussitôt,
Il frappe

CRESPO.

(Achevant pour elle et frappant les soldats)

d'estoc et de taille.

DON LOPE, *frappant.*

Comme ceci.

(Don Lope et Crespo se jettent, l'épée à la main, sur les soldats, sur Mendo et Nuño et les chassent.)

DON LOPE, *revenant.*

Mais quoi! tous ces braves ont fui!

(Apercevant Crespo.)

Il n'en reste plus qu'un.

CRESPO.

(Revenant de son côté et apercevant Don Lope.)

Qu'est-ce que celui-ci
Qui s'obstine à rester? Quelque soldat sans doute.
Allons, vite, décampe.

DON LOPE.

Allons, suis la déroute.

CRESPO.

Suis-la toi-même ou bien je te ferai courir.

(Ils se battent.)

DON LOPE, *à part.*

Il est brave.

CRESPO, *à part.*

Il se bat, ce semble, avec plaisir.

(Entre Juan, l'épée à la main.)

JUAN.

Enfin je le rencontre... A vos côtés, mon père,
Me voici.

CRESPO.

C'est bien, mais rengaine ta rapière,
La mienne me suffit.

DON LOPE.

C'est Crespo que je voi.

CRESPO.

Oui, lui-même. C'est vous, Don Lope, devant moi?

DON LOPE.

Oui; mais dites pourquoi, si j'ai bonne mémoire,
Sortîtes-vous, mon hôte, après m'avoir fait croire
Que vous vouliez rester chez vous tranquille et clos?

CRESPO.

Mais ne disiez-vous pas que vous-même en repos
Vous vouliez au jardin promener votre goutte ?
Ce que vous avez fait moi je l'ai fait sans doute.

DON LOPE.

Moi, c'était différent, moi j'étais l'offensé.

CRESPO.

A parler franchement, moi j'étais très pressé
De vous rejoindre afin qu'en votre compagnie
Contre ces garnements je fisse ma partie.

VOIX DE SOLDATS, *derrière la scène.*

Tous ensemble tombons, amis, sur ces vilains !

LE CAPITAINE, *derrière la scène.*

Prenez garde.

(Entrent plusieurs soldats et le capitaine.)

DON LOPE.

Un moment ! Soldats, à bas les mains !
Ne me voyez-vous pas ? C'est d'une audace rare.

LE CAPITAINE.

Les soldats s'amusaient à chanter : la guitare
Avec ses doux accords ne troublait pas la nuit ;
Quand tout à coup querelle. — Accourant à ce bruit
Je.....

DON LOPE.

Don Alvar, c'est bien, mais je ne suis pas dupe ;
Un souci beaucoup plus pressant me préoccupe.

Le bourg n'est pas tranquille. Une sourde fureur
Couve au cœur des vilains. Évitions un malheur.
Le jour vient. Que bientôt par vos soins réunie
Se dispose à partir toute la compagnie,
Et plus de rixe, ou bien je rétablis la paix
Moi-même à coups d'épée.

LE CAPITAINE.

Oui colonel, je vais
Exécuter votre ordre,

(*A part*).

Homicide vilaine,
A la mort ta beauté merveilleuse m'entraîne.
Eh bien ! bravons la mort, conquérons ta beauté.

CRESPO, *à part*.

Le Seigneur colonel est vif en vérité.
Ne suis-je pas aussi la vivacité même ?
Nous nous entendrons bien, car il m'aime et je l'aime.

DON LOPE.

Vous, venez avec moi. Peut-être seriez-vous,
Exposé, restant seul, à quelques mauvais coups.

(Ils s'en vont.)

Entrent MENDO, NUNO *blessé*.

MENDO.

Dis, Nuño, ta blessure est-elle bien cuisante ?
En souffres-tu ?

(Nuño reste silencieux.)

Réponds ?

NUNO.

La demande est plaisante.
Voulez-vous que l'on soit blessé sans en souffrir,
Et que de sa douleur on se fasse un plaisir ?

MENDO.

Jamais je ne sentis de peine plus amère.

NUNO.

Ni moi non plus.

MENDO.

Nuño, je suis très en colère ;
Mais est-ce sur le front que comme un coup de poing
Te meurtrit cet estoc ?

NUNO, *promenant la main sur le front.*

Oui, la douleur me point
Ici, là...

MENDO.

Le tambour bat.

NUNO.

Oui, la compagnie
Pour partir aujourd'hui doit être réunie.

MENDO.

Le capitaine part, je n'ai plus de rival :
Maintenant Isabelle est à moi ; c'est fatal.

Entrent LE CAPITAINE *et* LE SERGENT.

LE CAPITAINE.

Marche avec les soldats, puis au cours de la route !
Dérobe-toi des rangs, sergent, sans qu'on s'en doute,
Et tu me rejoindras au sentier que tu vois
Sur ta droite et qui va se perdre dans un bois.
Ce sera quand des monts ne dorant plus la cime
Le soleil sombrera dans le liquide abîme.
Par la mort du soleil, je veux revivre, moi,
En te faisant plier, cruelle, sous ma loi.

LE SERGENT, *bas au Capitaine, lui montrant Mendo.*

Chut ! le revenant.

MENDO, *bas à Nuño.*

Chut ! passons ; qu'on ne nous voie.
Témoins de ma douleur, ils auraient trop de joie.
Toi, Nuño, montre-toi courageux. Point de peur.

NUNO.

Vrai, j'aurais de la peine à prendre un air vainqueur.

(Mendo et Nuño sortent.)

LE CAPITAINE.

Au bourg je reviendrai ; car j'ai de la servante,
Rendu par mes cadeaux l'âme très complaisante.
Sans doute je verrai guidé par son secours
La cruelle qui met en tel péril mes jours.

LE SERGENT.

Seigneur, de ces vilains redoutez la trahison.
Ne revenez pas seul.



LE CAPITAINE.

Bien que je les méprise,
Je suivrai ton conseil. A toi je m'en remets
Pour choisir des soldats.

LE SERGENT.

Fiez-vous à moi ; mais
Si notre colonel, par hasard, capitaine,
Vous rencontre.

LE CAPITAINE.

Sergent, c'est une crainte vaine ;
Don Lope, je le sais, car je le tiens de lui,
Pour Guadaloupe doit partir dès aujourd'hui.
Il y rassemblera tout le tercio, corvée
Que lui prescrit du roi l'imminente arrivée
Dans cette ville. Mais le temps s'écoule ; adieu,
Et souviens-toi, sergent, que ma vie est en jeu.

LE SERGENT.

Je suis à vous. Comptez sur moi, mon capitaine.

Entrent REBOLLEDO et CHISPA.

REBOLLEDO.

Seigneur, vous me devez une très belle étrenne.

LE CAPITAINE.

Pourquoi, Rebolledo ?

REBOLLEDO.

De vos deux ennemis
Un du moins ne peut plus rien.

LE CAPITAINE.

Lequel?

REBOLLEDO.

C'est le fils.

Le seigneur Colonel, d'accord avec le père,
En a fait un soldat et l'emmène à la guerre.
De l'avoir vu je suis encore émerveillé ;
Lui même il s'admirait en soldat habillé :
L'épée à son côté, corps droit, il se pavane
D'une allure à la fois martiale et paysanne.

LE CAPITAINE.

L'affaire marche bien et tout est pour le mieux.
Je vaincrai, n'ayant plus à craindre que le vieux.
Je verrai, j'entendrai cette nuit Isabelle.
Sergent,

(Désignant Rebolledo.)

fais bien connaître à ce soldat fidèle
Du rendez-vous l'endroit et l'instant. A ce soir.
Je vous quitte le cœur tout frémissant d'espoir.

(Il sort.)

REBOLLEDO.

Le sergent, moi, c'est deux. Contre trois, contre quatre
C'est assez; même six, on peut encore les battre.

CHISPA.

Que deviendrai-je, moi, dans mon isolement?
As-tu donc oublié que de ce garnement
Dont le barbier a dû recoudre la blessure
La rancune prétend balafre ma figure?

REBOLLEDO.

Que ferais-je de toi? Revenir avec moi,
Tu ne l'oserais pas.

CHISPA.

Que dis-tu là? Pourquoi
Ne l'oserais-je? J'ai du soldat le courage,
La force, avec l'habit.

REBOLLEDO.

C'est donc celui du page
Tout récemment parti.

CHISPA.

Je cours le revêtir.

REBOLLEDO.

Bien, mais le drapeau marche, hâtons-nous de partir.

CHISPA, *à part.*

Que la chanson dit vrai. L'amour d'un militaire
C'est un feu bien flambant, mais qui ne dure guère.
Mais on peut réveiller cet amour endormi;
C'est par la jalousie. On prend un autre ami.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

Le porche de la maison de Crespo.

Entrent DON LOPE, CRESPO, JUAN.

DON LOPE.

Votre amitié pour moi s'est si bien démontrée
Que la mienne vous est pour la vie assurée.
Mais ce dont je vous suis surtout reconnaissant,
Crespo, c'est de m'avoir confié votre sang.
Votre fils est soldat. Il a la mine altière
Il est ardent, robuste; il aimera la guerre.
Toutes ces qualités qui me le rendant cher
Promettent des succès et vous en serez fier.

JUAN.

Je mourrai volontiers pour vous prouver mon zèle!
Mourir en combattant est une mort si belle!
Oui, combattre sous vous, vous aimer, vous servir,
Et vous suivre partout c'est là tout mon désir.

CRESPO, *à Don Lope.*

C'est bien parler, mon fils. Si pour votre service
Son zèle, malgré lui, se montre un peu novice,
Excusez-le : je crains que sa rusticité
Ne choque votre goût et votre urbanité.
A l'école des champs nos livres sont les bêches,
Les pelles, les rateaux, et nos cerveaux revêches
Ne se sont pas ouverts au langage poli.
Notre accent rude enfin ne s'est pas assoupli.

DON LOPE.

Le soleil est moins fort ! je dois partir.

JUAN, *sortant.*

Mon père,
Je vais voir si nos gens amènent la litière.

Entrent INÈS et ISABELLE.

ISABELLE.

Ce n'est pas bien, seigneur, quand on se sait aimé,
De garder son adieu dans son cœur enfermé.

DON LOPE.

Ne pas vous dire adieu ! Mon enveloppe est rude,
Mais mon cœur ne connut jamais l'ingratitude.
Je sens à vous quitter un très réel chagrin.
Vous, pour m'en consoler, acceptez cet écrin ;
De l'hospitalité ce n'est pas le salaire,
C'est l'hommage de mon amitié très sincère.
Bien que de diamants ce bijou soit orné,
Il tire tout son prix du cœur qui l'a donné.
Puisse-t-il, en brillant sur votre main charmante,
Vous rappeler Don Lope et son humeur grondante.

ISABELLE.

Un hôte tel que vous nous faisait tant d'honneur
Que nous étions assez récompensés, seigneur,
Et c'est en vérité trop de munificence
Qu'ajouter à l'honneur une autre récompense.

DON LOPE.

C'est un présent du cœur.

ISABELLE.

Par le cœur accepté.
Mon frère est de bonheur et d'orgueil transporté

De pouvoir avec vous et sous votre bannière
Servir le roi. Seigneur, si mon humble prière
Peut vous le faire aimer, secondez son ardeur
Pour qu'il ait trois appuis : Dieu, vous et sa valeur.

Entre JUAN.

La litière!

DON LOPE.

Adieu donc.

CRESPO.

Que Dieu vous soit propice.

DON LOPE.

Qu'il écarte de vous, Crespo, tout précipice.
Je vous quitte à regret! O mon cher hôte, adieu.

CRESPO.

Adieu, noble Don Lope, et qu'avec vous soit Dieu.

DON LOPE.

Qui l'eût dit, cher Crespo, qu'après notre querelle
Du premier jour, épris d'amitié mutuelle,
Nous resterions amis jusqu'à la mort? Pourquoi?

CRESPO.

Des contraires et des semblables c'est la loi ;
Dieu, voulant qu'un lien sympathique nous lie,
Accorde ma sagesse avec votre folie.

DON LOPE.

Et met dans nos deux cœurs comme trait d'union
Une réciprocité, Crespo, d'affection.

(Don Lope sort.)

CRESPO.

Pendant que ce Seigneur monte dans sa litière
 Écoute bien mon fils ce que te dit ton père.
 Ses conseils, grave les dans le fond de ton cœur ;
 De ta docilité dépendra ton bonheur.
 Juan, le soleil n'est pas d'une aussi pure essence
 Que le sang plébéien dont tu tiens ta naissance ;
 Donc ni trop ni trop peu, mon fils, d'humilité ;
 L'orgueil, soit, mais jamais la sotte vanité !
 Eussions-nous cent vertus, il ne faut que ce vice
 Pour que de nos revers chacun se réjouisse.
 Sois affable, poli, complaisant, indulgent,
 Libéral de saluts et libéral d'argent,
 Car lever le chapeau, car desserrer la bourse
 Pour avoir des amis, c'est la double ressource.
 Or les amis, vois-tu, c'est le meilleur trésor.
 Ils valent mieux cent fois, crois-le bien, que tout l'or
 Sorti du sol indien aux entrailles brûlantes
 Et dans les galions échappant aux tourmentes.
 Des femmes ne médis jamais, soit qu'un château,
 Soit qu'un pauvre logis ait été son berceau.
 Comment aux cœurs bien nés ne seraient-elles chères ?
 Ne leur devons-nous pas nos épouses, nos mères ?
 Si tu tires l'épée, il ne faut pas qu'un vain
 Prétexte t'ait jeté cette épée à la main.
 Se battre sans raison sérieuse est un crime.
 Quand je vois dans nos bourgs tant de maîtres d'escrime
 Montrer comme on se bat avec dextérité,
 Comme l'aplomb s'allie avec l'agilité,
 Comme frappant, parant, on recule, on avance
 D'un corps bien assoupli déployant l'élégance,
 Je me dis à part moi : faut-il donc que cet art
 S'arroege dans l'école une si grande part ?
 Plutôt que d'enseigner cet art où le courage

Sur l'adresse et la force a souvent l'avantage,
 Ne serait-il pas mieux d'enseigner ce qui doit
 Nous donner de nous battre ou nous ôter le droit.
 Certes, si sur ce point on connaissait un maître,
 Que volontiers chez lui, les parents iraient mettre
 Leurs enfants ? Ces conseils,

(Il lui met une bourse dans la main.)

cet argent, dont au corps

Tu devras acheter buffles et justaucorps,
 Du seigneur colonel la bonté protectrice,
 Enfin (que comme moi Dieu, mon fils, te bénisse !)
 Ma bénédiction, tout me fait espérer
 De te voir sagement agir, et prospérer.
 Adieu, mon Juan, adieu, car je sens à ta vue
 S'attendrir, se troubler mon âme trop émue.

JUAN.

Nous m'avez de courage et de prudence armé
 Et vos conseils seront, mon père bien aimé,
 Mon guide et mon soutien durant ma vie entière.
 Donnez-moi votre main à baiser. La litière
 Du colonel s'éloigne. — Ouvre-moi, chère sœur,
 Tes bras.

ISABELLE.

Mes bras voudraient te garder sur mon cœur.

JUAN.

Adieu, cousine Inès aussi bonne que belle.

INÈS.

Adieu : ma voix se tait ; mes pleurs parlent pour elle.

CRESPO.

Pars, mon fils ; hâte-toi ; car hélas ! chaque fois
 Que mon regard te fixe, et que j'entends ta voix,

Mon cœur faiblit de plus en plus et se désole.
Adieu ! pars, il le faut : j'ai donné ma parole.

JUAN.

Dieu vous protège tous !

CRESPO.

Veille sur toi le ciel.

(Juan sort)

ISABELLE.

Vous avez pris, mon père, un parti bien cruel.

CRESPO, *à part.*

Il n'est plus là : je sens renaître mon courage.

(*Haut.*)

Non, ma fille ; j'ai pris le parti le plus sage.
Qu'eut-il fait près de moi ? Quand le pain est gagné,
De haïr le travail on n'est pas éloigné.
Devenu paresseux, nourri par ma richesse
Juan de mes cheveux blancs eut été la tristesse ;
Au service du roi je ne crains rien de tel.

ISABELLE.

Une marche de nuit, mon père, c'est mortel.

CRESPO.

Marcher la nuit, l'été ! mais c'est charmant, ma fille !
Vois comme l'air est pur, comme la lune brille.
On va le pas allègre.

(*A part.*)

Ah ! tu fais le vaillant
Devant les autres, mais toujours sur ton enfant
Tu t'attendris. Allons, Crespo, dompte ton âme ;
Sache te résigner, tu n'es pas une femme.

ISABELLE.

Mon père, la nuit vient, ne rentrerez-vous pas ?

INÉS.

Mon oncle, ils sont partis enfin tous ces soldats.
Puisque de leurs propos nous voilà délivrées,
Que ne jouissons-nous de nos belles soirées ?
Puisque l'air est si pur après ce jour de feu,
Restons près de la porte et respirons un peu.
Nos voisins vont bientôt sortir de leurs demeures.

CRESPO.

Moi-même pour rester j'ai des raisons meilleures.
Je crois voir quand mes yeux voient blanchir le chemin
Mon Juan me saluer en agitant sa main.
Seyons-nous sur ce banc.

ISABELLE.

J'ai, ce matin, ouï dire
Que le Conseil devait dans la journée élire
Ses magistrats.

CRESPO.

C'est bien la coutume au mois d'août.

(Ils s'asseyent tous les trois devant la porte.)

(Entrent le Capitaine, le Sergent, Rebolledo, Chispa
et soldats, tous enveloppés dans leurs manteaux. Ils
se tiennent à l'écart à une certaine distance.)

LE CAPITAINE, *aux soldats.*

Vous autres, pas de bruit. Avance à pas de loup,
Rebolledo, puis va jusque sous la fenêtre,
Et dès que tu verras la servante paraître,
Dis-lui que je suis là.

REBOLLEDO.

J'y vais. Mais quoi ! j'entends
Parler. Je vois devant cette porte des gens.

LE SERGENT.

Je crois voir, aux reflets de la lune, Isabelle.

LE CAPITAINE.

Oui, c'est elle ; mon cœur m'assure que c'est elle.
A travers un nuage obscurcissant les cieux
Je la verrais : mon cœur éclairerait mes yeux.
Nous n'avons pas perdu nos pas ni notre peine.

LE SERGENT.

Vous plaît-il d'écouter un conseil, capitaine ?

LE CAPITAINE.

Non, sergent.

LE SERGENT.

Bien, je me tais, seigneur, sur ce point.

LE CAPITAINE.

Je m'élançe donc. Vous, amis, l'épée au poing,
Pendant que je saisis mon infante et l'entraîne,
Si l'on nous suit, rendez cette poursuite vaine.

LE SERGENT.

Si nous sommes ici c'est pour vous obéir.

LE CAPITAINE.

C'est bien ; fixez ceci dans votre souvenir :
Obliquez sur la route au sortir du village

A droite, et dans le bois où ce sentier s'engage.
Vous me retrouverez.

(Il sort.)

REBOLLEDO.

Petite Chispa.

CHISPA.

Quoi?

REBOLLEDO.

Veille sur les manteaux.

CHISPA.

Bon. Comme aux bains. Ma foi
Quand la mer est houleuse on est bien sur la rive.

LE CAPITAINE.

Bien. En avant!

(Ils s'avancent vers le groupe Crespo, Isabelle, Inès.)

CRESPO, à Isabelle.

Rentrons, l'heure se fait tardive.

LE CAPITAINE, *aux soldats qui le suivent.*

A moi ! mes amis.

(Les soldats se jettent en avant, retiennent Crespo
et Inès et s'emparent d'Isabelle.)

ISABELLE.

Traître ! ah ! qu'osez-vous, Seigneur !

LE CAPITAINE.

Que n'ose pas l'amour en délire, en fureur ?

(Il se précipite sur Isabelle.)

ISABELLE.

Misérable ! Mon père !

CRESPO.

Ah ! lâche !

ISABELLE.

A moi, mon père !

INÈS.

Toi, rentre vite, Inès, et fais ce qu'il faut faire.

(Elle rentre.)

CRESPO.

Je n'avais pas d'épée, ils en ont profité,
Les infâmes ! et moi contre leur lâcheté.
Que puis-je désarmé ?

REBOLLEDO.

Rentre vite, ou meurs !

CRESPO.

Frappe !

La vie est un tourment quand l'honneur nous échappe.
Ah ! que n'ai-je une épée ! Hélas ! je n'en ai pas.
Sans armes à quoi bon m'élancer sur leurs pas,
Et, si je cours chez moi pour chercher cette épée,
Ils seront déjà loin, et ma rage est trompée.
Que faire, hélas ! que faire ? O trop cruel destin !
Partout même danger, et déshonneur certain !

(Inès rentre avec une épée.)

INÈS.

La voici, votre épée.

CRESPO.

O, mon honneur ! O joie !
Courons vers ces démons, arrachons leur leur proie.

SCÈNE V.

La campagne.

Crespo, qui se bat contre le Sergent et Rebolledo
et les soldats, ensuite Isabelle.

CRESPO.

Infâmes, rendez-moi ma fille ou tuez-moi.

LE SERGENT.

Vilain, nous sommes trop, Crois-moi, retire-toi.

CRESPO.

Trop ! mes malheurs aussi. Par eux tous animée
Ma main vous combattrait fussiez-vous une armée.
Mais mon souffle s'épuise et je tombe.

REBOLLEDO.

Sergent,

Tuez-le.

LE SERGENT.

Ce serait trop inhumain vraiment
De lui prendre à la fois son honneur et sa vie.
De remords trop cruels sa mort serait suivie.

Et cependant, de peur qu'il ne soit indiscret,
Il nous faut l'entraîner au fond de la forêt
Et l'attacher au tronc d'un arbre.

ISABELLE, *qu'on entraîne.*

A moi, mon père!

CRESPO.

Ma fille!

REBOLLEDO, *au sergent.*

Faites donc ce que vous voulez faire,
Et qu'à l'écart, bien loin, dans le bois entraîné,
Son secret avec lui soit à l'arbre enchaîné.

ISABELLE, *qu'on entraîne.*

Mon père! ah! malheureuse! à moi, qu'on me délivre!

CRESPO, *entre les mains du sergent et de Rebolledo.*

Mes soupirs peuvent seuls, ô ma fille, te suivre.

ISABELLE, *du dehors.*

Mon père!

CRESPO, *du dehors.*

Malheureux!

SCÈNE VI.

Une forêt.

Entre JUAN.

Quelles plaintives voix!
Mon cheval s'abattant aux abords de ce bois

Je tombe, il se relève et fuit. Moi, je m'élançe
Après lui ; tout à coup dans le morne silence
J'entends de deux côtés qu'on appelle au secours,
Cris douloureux, confus ! De qui sauver les jours ?
Où courir, où frapper ? N'hésite pas mon âme,
Car ici c'est un homme et là c'est une femme.
Volons vers celle-ci. Mon père, c'est ta loi.
Faisant ce que tu veux je fais ce que je doi.
Je ne provoque pas une injuste querelle
Et j'honore une femme en me battant pour elle.

Troisième Journée.

SCÈNE I.

Une forêt.

(Entre Isabelle, les vêtements déchirés, les cheveux en désordre.)

ISABELLE.

Ah! cesse d'éclairer ma honte, ô jour cruel !
Étoiles, gardez-vous de vous enfuir du ciel,
Doux astres, dans l'azur balancez-vous encore.
Ne souffrez pas d'en être exilés par l'aurore,
Ni qu'elle efface avec son sourire et ses pleurs
Vos paisibles clartés qu'implorent mes douleurs.
Mais si l'heure est fixée où son aube doit luire,
Qu'elle garde ses pleurs et voile son sourire.
Et toi, puissant soleil, flambeau de l'univers,
Reste encore glacé dans l'écume des mers ;
Laisse la nuit encore, enténébrant la terre,
Dans son ombre cacher cet horrible mystère,
Ce forfait exécration et le plus monstrueux
Que l'enfer ait conçu pour se venger des cieux (1).
Hélas, sans m'écouter tu fais naître l'aurore ;
Des montagnes déjà le sommet se colore,
Tu montes radieux ! Veux-tu donc me flétrir,
Toi-même vois mon front déshonoré rougir? (2)

(1) Voir l'appendice n° 4.

(2) Ces invocations aux astres seraient mieux placées dans la bouche d'une jeune fille de l'antiquité.

Que faire ? Où dois-je aller ? vers mon malheureux père ?
 Mais quel surcroît pour lui de honte et de misère
 Et quel surcroît pour moi de honte et de douleur !
 Hélas ! j'aurai détruit son unique bonheur.
 C'était au pur cristal de l'honneur de sa fille
 De mirer son regard où la loyauté brille.
 Ce regard désormais est de larmes mouillé,
 Cet honneur d'une tache éternelle est souillé.
 Mais si mes pas errants par respect et par crainte
 Vont porter jusqu'à lui mon désespoir, ma plainte,
 La langue des méchants est un venin mortel ;
 On n'est pas, suivant eux, sans crime criminel.
 Hélas ! bien que je sois criminelle sans crime,
 Ils diront que je suis complice et non victime.
 O mon frère, pourquoi me suis-je en ma terreur
 Par la fuite soustraite à ta noble fureur.
 O mon frère reviens : fais cesser ma détresse
 En plongeant dans mon sein ta dague vengeresse.
 Écho ! ma voix faiblit : on ne l'entendra pas.
 Répète-la.....

CRESPO, *du dehors.*

Reviens me donner le trépas,
 Reviens, verse mon sang ! En me tuant répare
 L'outrage que tu fis à mon honneur, barbare !
 Vivre sans honneur c'est à tout instant mourir.

ISABELLE.

Cette voix, je l'entends dans mon cœur retentir ;
 Mais c'est comme un écho, je la distingue à peine.

CRESPO.

Par pitié tuez-moi. La mort ! La mort !

ISABELLE.

O Reine

Du ciel, Vierge Marie, un autre infortuné
Appelle aussi la mort, malgré lui condamné
A vivre. Mais que vois-je ?

(Elle écarte quelques branches et découvre Crespo attaché à un arbre.)

CRESPO, *derrière la scène.*

(Il a vu le branchage s'ouvrir.)

Ah! ma voix vous supplie.

Mais est-elle entendue? Oui. Prenez donc ma vie.
Tuez moi! Ciel! que vois-je?

ISABELLE.

O misère, ô pitié,
Pieds et poings attachés, contre un arbre lié!

CRESPO.

Attendrissant le ciel, par ses pleurs, sa prière.

ISABELLE.

C'est mon père, c'est lui.

CRESPO.

C'est ma fille.

ISABELLE.

Mon père!

Mon Seigneur!

CRESPO.

Viens ma fille et rends libre mes bras.

ISABELLE.

Mon père, pas encore. Hélas je n'ose pas,
 Car, ces liens brisés, altéré de vengeance
 Votre honneur dans mon sang éteindrait son offense.
 Mais avant que vos coups mortels me soient portés
 Souffrez que mes malheurs par moi vous soient
 [contés :

CRESPO.

Ma fille, arrête, il est tel malheur, telle honte
 Que bien mieux que la voix le silence raconte.
 Mieux vaut taire d'ailleurs les maux dont nous souffrons
 Lorsque ces maux, hélas ! ne sont que des affronts.

ISABELLE.

Hier le soir couvrait le ciel d'astres sans nombre.
 J'étais auprès de vous, ne craignant rien à l'ombre
 De vos saints cheveux blancs, quand des traîtres sur moi
 S'élancent. Dans ma gorge expire un cri d'effroi.
 Que peut contre l'audace un honneur sans défense ?
 Ce que peut contre un loup de l'agneau l'innocence,
 Quand voulant s'arracher au croc ensanglanté
 Il bêle un cri mourant par le vent emporté.
 Cet hôte ingrat, ce lâche ourdisseur de querelles
 Qui dans notre foyer fit entrer avec elles
 La noire trahison, m'étreignant dans ses bras
 Pendant que désarmé vous-même à ses soldats
 Vous opposiez en vain votre seule vaillance,
 Avide d'achever mon déshonneur s'élança
 Hors du village, et va chercher l'ombre du bois.
 L'ombre voile les pleurs ; elle étouffe la voix.
 Deux fois mon cœur cessa de battre : ranimée
 Je tends en vain l'oreille à votre voix aimée

Dont j'entendais d'abord le son distinct et clair,
Qui maintenant s'éloigne et se répand dans l'air,
Écho d'appels confus qui par degrés s'efface,
Dont l'air silencieux ne garde plus la trace (1).
Le lâche, alors, voyant qu'il peut fuir sans danger,
Que pas un défenseur ne vient me protéger,
Et que la lune même, au sein d'un noir nuage
Brillant obscurément favorise sa rage,
Avec des mots brûlants d'une hypocrite ardeur
Me dit que je ne puis sans offenser son cœur
Ne pas l'aimer, qu'il m'aime, et cent fois il le jure !
L'infâme nomme amour la plus atroce injure.
Malheur ! malheur à qui ne sait que déchirer
Le cœur qu'il veut gagner, qu'il prétend adorer (2).
Et cris désespérés, et sanglots, et prières,
Et mots humiliés, et paroles altières,
J'épuisai tout en vain, car alors... taisons-nous...
Car alors orgueilleux... sanglots, arrêtez-vous !
Audacieux, grossier... coulez, larmes amères !
Effronté... couvrez-moi de voiles funéraires.
Voyez : je tords mes mains ; la douleur, la fureur
Bouillonnent dans mon sein, font éclater mon cœur.
Mon père, vous pleurez. Ah ! vous m'avez comprise !
Misérable ! moi-même, hélas ! je me méprise.
Enfin, tandis qu'en vain mes cris frappent le ciel,
Invoquant sa fureur contre ce criminel,
L'aube paraît : j'entends du bruit dans la broussaille.
On marche ; on vient vers moi. J'écoute, je tressaille.
Je regarde à travers les branches et crois voir...
Oui, c'est lui ; c'est bien lui, mon frère ! O désespoir !
Trop tard pour me sauver ! O cruelle ironie !
A temps pour me punir de mon ignominie.

(1) Voir l'appendice n° 3.

(2) Voir l'appendice n° 4.

Le lynx a l'œil perçant, plus encor la douleur.
Du jour d'ombre mêlé la douteuse lueur
Lui révélant l'affront allume sa colère.
Juan sans dire un seul mot et prompt comme l'éclair
Arrache du fourreau son glaive. Hélas ! ce fer,
Ce jour même à son flanc votre main paternelle
L'attacha pour défendre une cause plus belle.
Don Alvar non moins prompt met l'épée à la main.
Attaquant, ripostant, chacun s'efforce en vain
De percer son rival... Et moi je suis tremblante,
Car mon frère ignorant que je suis innocente
Me tuerait, et d'ailleurs, je crains plus que la mort
De prouver ma vertu l'humiliant effort.
Mais bientôt sur le sort de mon frère inquiète
Je reviens sur mes pas ; j'observe, je m'arrête,
J'écarte le feuillage. Ils combattent encor.
Mon frère est plus agile et son rival plus fort.
Alvar tombe blessé. Le bras de Juan se lève,
Dans la gorge du traître il va plonger son glaive...
Des soldats accourant ont détourné ses coups ;
Il se met en défense et lutte contre tous.
Mais ils sont trop : sa mort, il le sent est fatale,
S'il soutient plus longtemps cette lutte inégale.
Il se bat mais recule, et d'un bond disparaît.
Les soldats l'ont laissé s'enfuir dans la forêt.
Ils veulent avant tout sauver leur capitaine ;
S'ils n'étanchent son sang ils croient sa mort certaine.
Ils vont au plus pressé, l'emportent dans leurs bras
Et vers notre village ils dirigent leurs pas,
Comme si là pour lui rien n'était précipice,
Qu'il y pouvait braver les lois et la justice.
Moi, devant ces malheurs se suivant coups sur coups,
Versant des pleurs sur moi, sur mon frère et sur vous,
A travers la forêt au hasard et sans guide
J'ai couru : me voici.

(Se jetant à genoux)

La mort ne m'intimide ;
Mon cœur est innocent, mais s'il n'est pas puni
Si vous ne me tuez, votre honneur est terni,

(Elle détache les liens.)

Je brise vos liens, enlacez-en, mon père,
Le cou de votre fille, et que votre colère
En vous couvrant de gloire assure votre honneur.
Que l'on dise de vous : « Il avait trop de cœur
Pour laisser une tache au nom de sa famille,
Ayant pu la laver dans le sang de sa fille. »

CRESPO.

Relève-toi, ma fille ; on ignore le prix
Du bonheur si les maux ne nous l'ont pas appris.
Partons, rentrons chez nous : le temps se précipite ;
De ce combat pour Juan je redoute la suite.
Sachons ce qu'il devient. Courons à son secours.
Il a blessé son chef ; il y va de ses jours.

ISABELLE, *à part.*

Pas un seul mot pour moi, pas un qui me rassure,
Pas un contre l'infâme auteur de mon injure.
O Fortune ! est-ce excès de prudence ou plutôt
Un sinistre dessein caché sous chaque mot ?

CRESPO, *à part.*

Tu reviens. Mon honneur en tire un bon augure.
Il rit de l'appareil qui ferma ta blessure,
Sachant qu'à la rouvrir mon courroux s'empressant
Sous mes coups redoublés épuisera ton sang.
(*Haut.*) Rentrons à la maison.

SCÈNE II.

Sous le porche de la maison de Crespo.

Entrent CRESPO, ISABELLE, puis LE GREFFIER.

Seigneur, bonne nouvelle.
J'en suis heureux pour vous.

CRESPO.

Merci : mais quelle est-elle ?

LE GREFFIER.

Sachez que le Conseil a l'unanimité (1)
Vous élu notre alcade, et votre autorité,
Dès ce jour doit régler deux affaires majeures.
Demain, dit-on, peut-être dans peu d'heures
Le roi notre seigneur entrera dans nos murs.
Dans la seconde affaire il est des points obscurs.
L'hôte momentané de votre Seigneurie,
Le capitaine, hier, avec sa compagnie
Parti pour Guadaloupe est revenu blessé,
Porté par des soldats, En hâte on l'a pansé.
L'auteur de sa blessure, il s'obstine à le taire.
Et si nous parvenons à percer ce mystère
Sans doute vous aurez un coupable à juger.

CRESPO, *à part*.

Alcade au moment même où je veux me venger !
L'alcade a des devoirs autres que ceux du père.
Triomphe de ton cœur ; refoule ta colère.
Magistrat, n'est-tu pas l'esclave de la loi ?

(1) Élu par le conseil de la commune l'alcade était juge de première instance au civil et au criminel.

La loi, qui donc voudrait la respecter, si toi
Tu la mets le premier hors de sa dépendance ?
C'est vrai, mais cette affaire est de telle importance
Que je dois rechercher ce que mon désespoir
Me permet et ce que me défend mon devoir.
L'alcade a des devoirs autres que ceux du père.
Mais le père a les droits qu'à tous la loi confère !

LE GREFFIER.

Le Conseil vous attend dans sa salle. C'est là
Qu'il doit entre vos mains remettre la Vara (1).
Une fois investi du bâton de justice,
Vous pourrez, s'il vous plaît, commencer votre office,
Enquérir.

ISABELLE, *à part*.

Saints du ciel, je vous implore tous.
Ayez pitié de moi. (*Haut.*) Dois-je aller avec vous,
Mon père ?

CRESPO.

Non, rentrez. L'alcade c'est le juge,
La terreur des méchants et des bons le refuge.

SCÈNE III.

Une maison de Zalaméa.

Entrent LE CAPITAINE *blessé avec un bandage* et LE SERGENT.

LE CAPITAINE.

Ma blessure n'était rien. Pourquoi donc ici
Me ramener ?

(1) Bâton noir surmonté d'une pomme d'ivoire.

LE SERGENT.

Seigneur, il le fallait ainsi,
Car vous étiez très faible, et nous avons cru sage
Pour vous faire panser de rentrer au village.
Vous auriez sans cela perdu tout votre sang.

LE CAPITAINE.

Eh bien, je suis pansé, partons dès à présent.
Les autres sont-ils là?

LE SERGENT.

Tous.

LE CAPITAINE.

Mettons-nous en route.
Si l'on sait que je suis revenu, je redoute
Qu'avec ces paysans nous en venions aux mains.

(Entre Rebolledo.)

REBOLLEDO.

J'ai passé non sans peine à travers ces vilains.
La justice est ici.

LE CAPITAINE.

La justice ordinaire.
Ne peut rien contre moi.

REBOLLEDO.

De ce qu'elle peut faire
Je ne sais rien. Je sais que dans cette maison
Cette justice a fait son apparition.

LE CAPITAINE.

Eh bien, tant mieux. Elle est pour moi la garantie
Que ces rustres craindront de me prendre à partie
Le juge civil doit contre eux me protéger
Puisque c'est au conseil de guerre à me juger,
Que c'est à lui qu'on doit renvoyer cette affaire.
Dans les délits d'amour il n'est jamais sévère.

REBOLLEDO.

Sans doute ce Crespo s'était plaint.

LE CAPITAINE.

Je le crois.

Mais du conseil de guerre il ignore les droits.

GRESPO derrière la scène.

Mettez des gens armés, greffiers, à chaque porte.
Que pas un des soldats ici présents ne sorte
Et qui fait le mutin tuez-le sans merci.

*(Entrent Crespo la vara à la main; le greffier et les
membres du conseil l'accompagnent.)*

LE CAPITAINE.

Eh quoi! sans m'avertir on ose entrer ici.
Que vois-je? vous Alcade!

GRESPO.

Est-ce que la justice
Prévient avant d'entrer?

LE CAPITAINE.

La royale milice
N'a rien à démêler avec vous.

CRESPO.

Calmez-vous.

Et veuillez m'écouter, Don Alvar, sans courroux.
De ce que veut la loi simplement je m'acquitte :
Peut être serez-vous content de ma visite.

LE CAPITAINE.

Parlez.

CRESPO.

Oui. Seul à seul.

LE CAPITAINE, *au sergent et à Rebolledo.*

Vous deux retirez-vous.

(Ils sortent.)

CRESPO, *bas au greffier.*

Veillez sur ces soldats, greffier.

(Aux laboureurs.)

Vous, sortez tous.

(Ils sortent.)

CRESPO.

Voulant que la raison seule vous persuade,
Seigneur, j'ai déposé mon insigne d'Alcade !
De mon cœur qui frémit chasse l'inimitié,
O ciel, et dans le sien fais entrer la pitié.
Vous êtes l'offenseur. Je ne veux d'autres armes
Pour me venger de vous que ma voix et mes larmes.
Je suis né paysan. C'était l'arrêt de Dieu,
Mais si je ne suis pas de haut et puissant lieu,
Du moins je tiens du ciel une âme noble et fière,
Un nom sans tache, un nom qu'ici chacun révère,

Les premiers du pays ainsi que mes égaux,
 Enfin j'ai de grands biens. Voilà ce que je vau.
 Je voudrais valoir plus afin que mon mérite
 Vous portât à m'offrir ce que je sollicite.
 Ma fille, sous les lois d'une austère pudeur
 Instruite n'a perdu que par vous son honneur.
 Moins belle elle n'eut pas essuyé cet outrage
 Et fait couler mes pleurs, pleurs de honte et de rage
 A sa mère épargnés ! Sa mère, juste ciel
 Sois béni, tu l'as prise avant ce jour cruel !
 Seigneur, daignez changer en grâce votre offense
 Et j'éteins dans mon cœur tout désir de vengeance.

(Il se jette à genoux.)

Voyez : moi l'offensé, je tombe à vos genoux.
 Que ma fille à l'autel soit conduite par vous,
 Et daignez accepter qu'à défaut de noblesse
 Elle vous porte en dot toute notre richesse,
 Mes biens, ceux de mon fils, et s'il faut plus encor,
 Vendez-nous tous les deux pour grossir ce trésor (1).
 L'honneur sauf, il n'est rien que mon cœur ne supporte.
 Je mendierai, s'il faut, mon pain de porte en porte
 Et mon fils, par mon ordre à vos pieds prosterné,
 Ne se relèvera que par vous pardonné.
 Ma fille à votre nom n'ôtera pas son lustre.
 C'est le sang paternel qui fait la race illustre,
 Et vos enfants seront, fussè-je leur aïeul,
 Nobles. Pour qu'ils le soient il suffit de vous seul (2).

(Comprenant à l'air dur et dédaigneux du capitaine
 qu'il ne s'attendrit pas il ajoute ces mots où l'on sent
 irémir une colère contenue.)

Seigneur, voyez pleurer à vos pieds ma vieillesse.
 Si je la courbe ainsi ce n'est pas par faiblesse,
 Car j'ai la force en main et pour moi l'équité.

(1) Voir l'appendice.

(2) Voir l'appendice.

C'est que sur votre honneur mon honneur a compté.
 En me rendant le mien vous laverez la tache
 Qu'imprime à votre nom une action si lâche.

LE CAPITAINE.

Il est donc épuisé ce flot de discours vains.
 Vieillard, ton fils et toi sachez ceci, vilains,
 Qu'en ne vous tuant pas c'est le sang d'Isabelle
 Que j'épargne, ta fille étant, vieillard, trop belle
 Pour ne pas arrêter la fureur de mon bras.
 Voulez-vous un duel? je ne refuse pas.
 Voulez-vous qu'entre nous la justice prononce?
 Mes juges sont mes chefs. C'est toute ma réponse.

CRESPO.

Vous méprisez mes pleurs.

LE CAPITAINE.

Que sont des pleurs d'enfant,
 Des pleurs de femme? rien. Les tiens valent autant.

CRESPO.

Eh quoi! vous m'avez fait cette horrible blessure
 Et pour me consoler vous n'avez que l'injure!

LE CAPITAINE.

Quoi! je te laisse vivre et ce n'est pas assez.

CRESPO.

Voyez : de se plier mes genoux sont lassés.
 Voyez : mes yeux n'ont plus de larmes. Capitaine,
 Rendez-moi mon honneur et j'abjure ma haine.

LE CAPITAINE.

Vieillard extravagant, ennuyeux harangueur,
As-tu donc résolu d'allumer ma fureur?
Tais-toi, ne pousse pas à bout ma patience,
Ou crains que mon poignard ne te force au silence.

CRESPO.

C'est votre dernier mot?

LE CAPITAINE.

Le dernier.

CRESPO.

C'est en vain

Que jè prie?

LE CAPITAINE.

Oui, tes mots tu les perds, c'est certain.

(Crespo se relève, reprend sa vara et ouvre la porte.)

Holà ! Greffier, holà !

(Le greffier entre avec des alguazils.)

LE GREFFIER.

Seigneur, que voulez-vous?

CRESPO, *montrant le capitaine.*

Cet homme que voilà

Arrêtez-le :

LE CAPITAINE.

Qui ! moi capitaine.



CRESPO.

Vous-même.

LE CAPITAINE.

Comment ! vous oseriez ! quelle impudence extrême !

CRESPO.

Oui, je l'ose.

LE CAPITAINE.

Je suis un officier du roi.

CRESPO.

Et moi, je suis alcade, officier de la loi.
Votre épée.

LE CAPITAINE, *la main sur son épée la tire à moitié.*

Eh bien non !

CRESPO.

Non ! Eh bien qu'on le tue
S'il ne veut pas la rendre.

LE CAPITAINE.

Elle sera rendue.

Car je ne puis lutter tout seul contre vous tous.
Je me plaindrai. Le roi me vengera de vous.
Mais avec respect traitez-moi.

CRESPO.

Votre noblesse
N'aura pas à rougir de notre impolitesse.

(Aux alguazils.) Qu'il soit à la prison conduit avec égards;
Qu'il lise vos respects jusque dans vos regards.
Soyez respectueux en lui rivant la chaîne
Au cou. N'oubliez pas que c'est un capitaine
Lorsque vous lui lierez les jambes et les bras.
Faites avec respect qu'à nul de ses soldats
Il ne puisse parler. De ces soldats eux-mêmes
Respectueusement, avec des soins extrêmes
De n'en laisser sortir aucun de la prison,
Consignez par écrit la déclaration.
Quant à vous, capitaine, instruisant votre cause,
Si vous n'avez pour vous aucun des témoins, j'ose
Vous dire entre nous deux que vous serez pendu
Avec tout le respect que vous vous croyez dû.

LE CAPITAINE, *en sortant, emmené par les alguazils.*

Ah! vilains! le pouvoir vous donne du courage.

(Le Greffier rentre amenant Rebolledo et Chispa, qui est habillée en page.)

LE GREFFIER.

Nous avons arrêté ce soldat et ce page ;
L'autre a fui (1).

CRESPO.

Je connais celui-ci, le chanteur,
Celui qui conduisait si gentiment le chœur ;
Mais certaine machine est pour lui préparée
Qui retient la chanson dans la gorge serrée.

REBOLLEDO.

Quoi! chanter est un crime.

(1) C'est le sergent.

CRESPO.

Un mérite plutôt.
Ton chant sera parfait, et peut-être bientôt,
Cela dépend de toi. Parle, ou bien la potence
Te fera regretter ton imprudent silence.

REBOLLEDO.

Sur quoi dois-je parler ?

CRESPO.

Sur ce qui s'est passé
Cette nuit.

REBOLLEDO.

Ah ! c'est un souvenir effacé.
Votre fille saura mieux que moi vous le dire.

CRESPO.

Allons, parle, ou sinon la corde au col expire.

CHISPA.

Rebolledo, dis non résolument, et ris
Des menaces, car moi Chispa, je t'applaudis,
Résolue à chanter pour célébrer ta gloire
La plus belle chanson de tout mon répertoire.

CRESPO.

Qui chantera pour vous une belle chanson ?

CHISPA.

De la chanter pour moi quelle est donc la raison ?
De tous vos instruments je n'ai, moi, nulle crainte.

CRESPO.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

CHISPA.

C'est que je suis enceinte.
Et vous n'ignorez pas que la loi vous défend
De torturer ensemble et la mère et l'enfant.

CRESPO.

Vous êtes deux fois page, ici d'effronterie,
Dans votre régiment page d'infanterie.

CHISPA.

Moi ! non, page à cheval.

CRESPO.

Voulez-vous déclarer
Tout ce que vous savez, puis signer et jurer ?

CHISPA.

Oui, je déclarerai, car mourir serait pire.
Je dicterai. Vrai, faux, vous pourrez tout écrire.

CRESPO.

Ne dites que le vrai. C'est de cette façon
Que vous éviterez tous deux la question.

CHISPA.

Eh bien, je chanterai ; pour chanter je suis née.
Écoutez ma chanson ; elle est fort bien tournée.

Le seigneur alcade est galant.
Il s'est épris de ma figure,
Et veut me donner la torture
Si je ne le charme en chantant.

REBOLLEDO, *chantant*.

Moi, quel présent dois-je attendre ?

CRESPO.

L'alcade te fera, si tu le trompes, pendre.
Allons, marche, et tais-toi.

CHISPA.

Permettez qu'à ce chant
Que vous voulez de nous on prélude en marchant.

(Ils s'en vont)

SCÈNE III.

Une salle dans la maison de Crespo.

Entre JUAN.

JUAN.

Hélas ! le sort s'attache à tromper ma colère !
Bien que le sang du traître ait rougi ma rapière
Je n'ai pu, redoublant mes coups, trancher ses jours,

Car ses soldats, courant soudain à son secours
 Arrêtèrent mon bras, et moi d'un si grand nombre
 Ne pouvant triompher j'ai disparu dans l'ombre
 De la forêt. Alors, pour retrouver ma sœur,
 J'en ai dans tous les sens sondé la profondeur.
 Vains efforts, temps perdu, solitude muette,
 Et mes pieds épuisés ont dû battre en retraite.
 Je retourne au village et je rentre au logis.
 Mon père saura tout. Qu'il conseille son fils ;
 Qu'il me dise comment, dans ce danger extrême,
 Je puis sauver l'honneur de mon nom et moi-même !

Entrent INÈS, ISABELLE éplorée.

Modère tes chagrins. Tu ne vis pas, tu meurs,
 Cousine, en aigrissant toi-même tes douleurs.

ISABELLE.

J'ai la vie en horreur. Malgré moi je respire.
 Vienne la mort, Inès, tu me verras sourire.

JUAN.

(A part.) Je vais dire à mon père... Eh quoi ! je vois ma
 Allons ! [sœur.

(Il tire sa dague.)

Que par sa mort revive mon honneur.

INÈS.

Mon cousin !

ISABELLE.

Juan, mon frère. Ah ! que prétends-tu faire ?

JUAN.

Vive Dieu, te tuer !

CRESPO, *entré avec les laboureurs.*

Pourquoi cette colère?

JUAN.

Je voulais vous venger du plus indigne affront!

(Voyant le bâton d'alcade que porte son père.)

Quoi! vous alcade!...

CRESPO.

Assez : taisez-vous. De quel front
Osez-vous être ici? Savez-vous quelle peine
Mérite le soldat qui blesse un capitaine?

JUAN.

Seigneur, je l'ai blessé dans un combat loyal,
Défendant votre honneur, et j'aurais agi mal!

CRESPO.

Assez, mon fils, vous dis-je.

Aux alguazils.

Holà! qu'on l'emprisonne.

JUAN.

Qui donc? moi, Juan, et c'est mon père qui l'ordonne.

CRESPO.

Mon père même irait par mon ordre en prison
S'il devait à la loi, mon fils, rendre raison.

(*A part.*) J'assure ainsi sa vie. Il faut qu'à ma justice
A l'unanimité le village applaudisse.

JUAN.

Écoutez ma défense. Un traître, un ravisseur
Avait séduit, avait déshonoré ma sœur.
J'ai voulu le tuer et je le veux encore.

CRESPO.

Pedro Crespo le sait, mais l'alcade l'ignore.
Et tant qu'il n'aura pas lui-même constaté
Confrontant les témoins l'exacte vérité,
Que ne brillera pas dans sa pleine évidence
Devant son tribunal ta parfaite innocence,
Il doit te retenir en prison enfermé.
(*A part.*) Je te justifierai, mon enfant bien aimé.

JUAN.

Mon père, en vérité, je ne puis vous comprendre.
Qui vous ôte l'honneur trouve en vous un cœur tendre,
Qui vous le rend par vous est en prison jeté.
N'importe ! J'aime mieux être persécuté
Que dussé-je mourir, Alvar, de ta blessure,
N'avoir fait mon devoir en vengeant mon injure.

(On l'emmène en prison.)

CRESPO.

Viens, ma fille, signer ta plainte.

ISABELLE.

Voulez-vous

Que mon déshonneur soit, père, connu de tous ?
Ne pouvant le venger ne pouvez-vous le taire ?

CRESPO.

L'alcade a des devoirs autres que ceux du père.
La loi règne sur lui, mais s'il a le devoir

D'obéir à la loi l'Alcade a le pouvoir
De forcer les méchants à se courber sous elle.
Donne, Inès, la vara.

(Inès lui remet la vara et sort avec Isabelle.)

Ton âme criminelle
Capitaine orgueilleux, s'est ri de ma douceur.
La force, malgré toi, me rendra mon honneur.

(Crespo sort avec eux pour faire les constatations judiciaires,
ces constatations faites il revient chez lui.)

SCÈNE IV.

Devant la maison de Crespo.

DON LOPE, *du dehors.*

Arrêtez, arrêtez.

CRESPO.

Qui va chez moi?

DON LOPE, *paraissant.*

(Il est suivi d'officiers et de soldats.)

Vous êtes

Mon ami. Je descends chez vous.

CRESPO.

Et bien vous faites,
Seigneur, en honorant mon modeste logis.

DON LOPE.

Pourquoi donc n'ai-je pas encor vu votre fils?

CRESPO.

Vous le saurez bientôt; n'en soyez pas en peine.
Saurai-je quel motif parmi nous vous ramène?
Vous fronchez les sourcils?

DON LOPE.

Je crève de dépit.

Pourquoi? vous le saurez quand je vous l'aurai dit.
Oui, je suis furieux! Oui, tout mon sang bouillonne.
Le capitaine Alvar, un vilain l'emprisonne.
C'est en vain que je suis son juge naturel.
Un vilain prend ma place et se fait colonel.
Voilà ce que j'ai su d'un soldat sur ma route
Rencontré. Dit-il vrai?

CRESPO.

Très vrai, sans aucun doute.

DON LOPE.

Alcade de village, ou bien tu me rendras
Alvar, ou sous mes coups, mordieu, tu périras.

CRESPO.

Il ne le rendra pas.

DON LOPE.

Je saurai l'y contraindre.

CRESPO.

J'en doute fort, seigneur. Il sait se faire craindre
Mais lui ne craint jamais, et c'est fort dangereux
De vouloir faire peur à qui n'est pas peureux.
Croyez-moi; raisonnez avec lui; la colère
Est toujours, Colonel, mauvaise conseillère.
Pensez-vous que l'Alcade aurait fait sans raison
Arrêter, mettre aux fers le Capitaine.

DON LOPE.

Non.

Mais je sais que je suis le juge légitime
De mes soldats, de tous et quel que soit leur crime,
Et que j'ai, vive Dieu, le cœur assez trempé
Pour ordonner qu'un cou scélérat soit coupé.

CRESPO.

Vous ignorez, Seigneur, pour moi la chose est claire,
Le pouvoir que la loi du village confère
A l'Alcade.

DON LOPE.

Quel est-il cet Alcade, sinon
Un vilain ?

CRESPO.

Un vilain : Soit, donnez-lui ce nom
Mais ce vilain fera s'il le croit nécessaire
Tordre le cou d'Alvar capitaine de guerre,
Et ce cou, soyez-en, Colonel bien certain
Nul ne l'arrachera des mains de ce vilain.

DON LOPE.

Nul ! si fait, quelqu'un, moi. Vous le verrez sur l'heure.
Dites-moi seulement où cet homme demeure.

CRESPO.

Tout près d'ici.

DON LOPE.

Son nom ?

CRESPO.

Pedro Crespo.

DON LOPE.

C'est vous.

Je m'en doutais. Eh bien ! je garde mon courroux.
Ce que j'ai dit est dit.

CRESPO.

Je garde ma colère.
Ce que j'ai fait est fait et ne se peut défaire.

DON LOPE.

Il faut qu'entre mes mains soit remis ce soldat.

CRESPO.

Non, non ; il a commis un trop lâche attentat.
En prison je l'ai mis, en prison je le garde.

DON LOPE.

Savez-vous bien, Crespo, que ce soin me regarde ?

CRESPO.

Et vous, savez-vous bien qu'infâme ravisseur
De ma fille Isabelle il a flétri l'honneur
L'entraînant dans un bois, lui faisant violence,
Et que son sang m'est dû pour une telle offense ?

DON LOPE.

Savez-vous bien que c'est un officier du roi
Que je suis son seul juge, et ce, de par la loi ?

CRESPO.

Savez-vous bien qu'il a repoussé comme outrage
Ma proposition que par le mariage
Il rendit à ma fille, à moi-même l'honneur?

DON LOPE.

Vous usurpez mes droits.

CRESPO.

Et Don Alvar, Seigneur,
Usurpa mon honneur, et c'est un sacrilège
Près de qui pèse peu tout votre privilège.

DON LOPE.

Ne vous suffit-il pas que mon autorité
A vous rendre l'honneur force sa volonté?

CRESPO.

Jamais je ne ferai par la main étrangère
Ce que je puis sans aide et par moi-même faire,
D'ailleurs j'ai tout instruit, tout écrit : par mes soins
Ont été recueillis les dires des témoins.

DON LOPE.

Eh bien de la prison je l'arrache de force.

CRESPO.

J'y consens : des mousquets toute prête est l'amorce,
Allez donc : mais du plomb gardez-vous.

DON LOPE.

Vive Dieu!

J'aime que le plomb siffle. Oui, j'aime assez ce jeu.

Et toutefois je veux agir avec prudence.

(A l'officier.)

Alferez, écoutez : qu'en toute diligence
De chaque compagnie ici le commandant
Amène les soldats. Que tout le régiment
Soit sous ma main tambour battant, mèche allumée.

L'OFFICIER.

Seigneur, de l'attentat la nouvelle semée
A surpris en chemin les soldats et les chefs.
Les voilà revenus pour venger vos griefs,
Et déjà le clairon sonne dans le village.

DON LOPE, *en sortant.*

Vive Dieu, vous allez entendre un beau tapage.
Si vous ne rendez pas, vilains, le prisonnier.

CRESPO.

Rira bien qui rira Don Lope, le dernier.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

La place publique, au fond la prison.

DON LOPE, LE GREFFIER, CRESPO, SOLDATS, LABOUREURS
arrivent sur la scène chacun de leur côté.

On entend le bruit des tambours.

DON LOPE.

Soldats, c'est la prison. De votre capitaine
Allez, soldats, courez, volez briser la chaîne.
Qu'on le rende ou forcez et brûlez la prison.

LE GREFFIER.

Vous ne l'aurez jamais que vous brûliez ou non.

Soldats.

Sus, sus, mort aux vilains!

CRESPO.

C'est moins facile à faire

Qu'à dire.

DON LOPE.

Dieu, quel flot de paysans ! arrière
Vilains, et vous, soldats, en avant ! brûlez-moi
La prison... Arrêtez, arrêtez. C'est le Roi.

(Entre le roi Philippe II avec sa suite.)

LE ROI.

Qu'est ceci ? Quoi ! j'arrive et l'on s'entredéchire.
Bas les armes, et vous, Don Lope, parlez.

DON LOPE.

Sire

Jamais, oh non, jamais on n'a vu sous les cieux
Plus opiniâtre alcade et plus audacieux.
Il n'aurait pas cédé même au fer, à la flamme,
Mais votre majesté fera plier son âme.

LE ROI.

Qu'a-t-il fait ?

DON LOPE.

Sire, il a se faisant justicier
Mis aux fers en prison un royal officier.

LE ROI.

Cet alcade c'est ?

CRESPO, *se présentant.*

Moi.

LE ROI.

Parlez pour vous défendre.

CRESPO.

Quel cœur, sans s'indigner, Sire, pourrait entendre
Ce qu'à votre équité va découvrir ma voix ?
Sire, cet officier entraîna dans un bois
Et flétrit une fille, et lorsqu'en pleurs le père
Lui propose l'hymen il rit de sa prière.

DON LOPE, *au roi.*

Le père, c'est lui-même ; il est juge et plaignant
A la fois.

CRESPO.

Qu'il s'agisse ici de mon enfant
Qu'importe ? La justice a-t-elle deux mesures ?
J'aurais d'un étranger pour ces mêmes injures
Défendu le bon droit. Il était juste aussi
Que pour mon propre enfant, Sire, il en fut ainsi (a).
Instruisant le procès, quelle fut ma conduite ?
Ai-je avec passion dirigé la poursuite ?
Omis un seul des points par l'usage prescrits,
Altéré, supprimé témoignages écrits

(a) Voir l'appendice n° 4.

Ou verbaux ? Daignez, Sire, examiner vous-même,
Car j'en appelle à vous notre juge suprême,
Et si je suis coupable à mourir je suis prêt.

LE ROI, *après examen des papiers.*

Vous avez bien jugé ; j'approuve cet arrêt.
Mais au conseil qui doit faire tomber la tête
Livrez le criminel.

CRESPO.

Sire, justice est faite.
Nous ne tenons jamais, c'est notre règle ici,
Qu'une audience : on juge, on exécute aussi
Et l'exécution jamais chez nous ne traîne.

LE ROI.

Que dites-vous ?

(La prison s'ouvre, on voit le capitaine sur une chaise, garroté.)

CRESPO.

Voyez, Sire, le Capitaine ;
C'est cet homme.

LE ROI.

Comment ! vous avez donc osé...

CRESPO.

Sire, dans le procès devant vous exposé
Vous avez approuvé la sentence portée.
Elle n'est pas moins juste étant exécutée.

LE ROI.

Le Conseil n'eût-il pas comme vous ordonné
Qu'un bourreau dénouât les jours du condamné ?

CRESPO.

Sire, vos tribunaux, toute votre justice
Ne forme qu'un seul corps et n'a qu'un seul office
Protéger l'innocent, frapper le criminel.
Ce corps a plusieurs bras. Lequel d'un coup mortel
Vengera l'innocent et punira le crime
N'importe pas, s'il est d'un arrêt légitime
L'exécuteur.

LE ROI.

Mais vous à ce noble pourquoi
N'avez-vous pas ainsi que le prescrit la loi
Fait trancher le cou?

CRESPO.

C'est que de toute infamie
La noblesse chez nous fut toujours ennemie,
Et nos nobles jamais étant tous nés loyaux
N'ont à décapiter, Sire, instruit nos bourreaux.
Mais en ceci d'ailleurs le mort seul j'imagine
Aurait droit de se plaindre, et s'il en fait la mine
On verra.

LE ROI.

Colonel, puisque juste est l'arrêt,
Et que la mort devait s'en suivre, que c'est fait,
Ne nous arrêtons pas à ce vice de forme.
Que votre régiment à l'instant se reforme.
Partez, et le premier dans mes États nouveaux
Aux yeux de mes sujets déployez mes drapeaux.
Jusqu'à Lisbonne allons et sans que rien m'arrête :
De mon couronnement je veux hâter la fête.
A Crespo.) Vous, je vous fais alcade à perpétuité.

CRESPO.

Sire, vous savez seul honorer l'équité.

(Le roi sort avec sa suite.)

DON LOPE.

Crespo, fort à propos le roi vous vint en aide.

CRESPO.

Qu'il vint ou non la mort est un mal sans remède.

DON LOPE.

Vivant, le Capitaine eût en m'obéissant
Pour vous rendre l'honneur épousé votre enfant.

CRESPO.

Don Lope, j'entends seul gouverner ma famille.
Un saint couvent rendra l'honneur à notre fille.
Dieu sera son époux. Aux yeux du Seigneur Christ
Le sang ne compte pas. Le cœur seul a son prix.

DON LOPE.

Les autres prisonniers?

CRESPO.

Greffier, qu'on les appelle.

Je les rends.

Entrent REBOLLEDO et CHISPA, puis JUAN.

Entre nous, Seigneur, plus de querelle!

DON LOPE.

Non : Entre nous il reste un sujet de débat.
Où donc est votre fils ? N'est-il pas mon soldat ?

CRESPO.

Mon fils est en prison. Blessant un capitaine
Il s'est rendu coupable ; il mérite une peine.

DON LOPE.

Il est jeune ; il est brave ; il vengeait son honneur.

CRESPO.

Il devait le venger par un moyen meilleur.

DON LOPE.

L'équité parle ici plus haut que la justice
Qu'il vienne, qu'il commence à l'instant son service.

(Sur un signe de Crespo le greffier va chercher Juan.)

CRESPO, à Juan qui entre.

Le seigneur colonel veut bien vous gracier.

JUAN.

Que ferai-je, Seigneur, pour vous remercier ?
Je veux vous consacrer tous les jours de ma vie,
Servir en vous servant mon prince et ma patrie.

REBOLLEDO.

Je ne chanterai plus de mes jours, que je crois.

CHISPA.

Avec moi la chanson ne perd jamais ses droits.
Je ne verrai jamais se dresser la potence
Sans que de mon gosier une chanson s'élance.

(Le colonel en sortant avec Juan serre la main
à Crespo. Rebolledo et Chispa sortent à la suite.
Crespo reste seul)

CRESPO, *seul.*

Mon fils au Roi, ma fille à Dieu. Seul! sans enfant!
Souffre, et ne te plains pas. L'honneur est triomphant.

APPENDICE

Nous ne sommes pas convaincu que le texte que nous interprétons ici, allusion aux disputes scolastiques de ce temps, soit l'œuvre de Calderon.

1.

MENDO.

Je l'avouerai pourtant. Je crois lorsque j'y pense
Que je ne lui dois pas grande reconnaissance
De ce qu'étant né noble il m'a noble engendré.
Car aurai-je jamais moi-même toléré
Que tout autre qu'un noble eut au sein de ma mère
Fait naître Don Mendo?

NUNO.

Calmez votre colère.
Pouviez-vous vous connaître avant d'être conçu?

MENDO.

Mais oui!

NUNO.

Je n'en crois rien.

MENDO.

Va, tu n'as jamais su,
Ton esprit n'étant pas d'une assez fine étoffe,
Ce qu'entend par le mot « principe » un philosophe.
Ce mot pour moi très clair est pour toi ténébreux.

NUNO.

Il est vrai, mais chez vous les principes sont creux.
Que dis-je? à votre table ils sont le néant même
Et jamais l'on n'y vit milieu ni point extrême.
On n'y découvre entrée, entremets ni dessert
Et les yeux dépités cherchent ce qu'on y sert (a).

MENDO.

Fais trêve aux vains propos. Sache que la nature
Veut que l'être qui naît ait de la nourriture
Qu'ont prise ses parents reçu les éléments
Dont est formé son corps.

NUNO.

Eh quoi! des aliments
Ont nourri vos parents. C'est alors fort étrange
Qu'on ne puisse vous dire « Don Mendo mange. »

MENDO.

Tout ce que je te dis Aristote l'a dit,
Aristote, ce grec, dont si grand est l'esprit.
Si mon père n'avait pendant sa vie entière
Mangé que des oignons, de leur saveur amère
Toute ma chair serait imprégnée, et pleurant
J'aurais crié « ce mets mal odoriférant
» Je ne veux pas qu'il soit ma substance première
» Les os, la chair, le sang que m'a transmis mon père. »

NUNO.

Je me rends. Ah! Seigneur : Votre langage est fin.

MENDO.

Pourquoi?

(a) Nuño joue ici sur le mot « principio » qui en Espagne veut dire principe, commencement, et aussi *une entrée*.

Dans le Cid de Corneille cette rudesse des mœurs aristocratiques de la vieille Espagne disparaît, et cette épreuve bizarre est remplacée par ces seuls mots : « Rodrigue as-tu du cœur ? ».

Nous avons pensé qu'épurée d'un mauvais jeu de mots et d'une comparaison triviale l'adjuration de Pedro Crespo n'en serait que plus émouvante.

3. *Nous reléguons ici l'interprétation des vers suivants, sans doute subrepticement introduits dans le texte primitif.*

Como aquel que oye un clarin
Que quando del se retira
Le queda por mucho rato
Si no el ruido, la noticia.

Ainsi quand le clairon sonore a retenti
Il ébranle encor l'air après qu'il est parti
Et ses vibrations à l'oreille attentive
Portent en sons mourants sa note fugitive.

4. Mal haya el hombre, mal haya
El hombre que solicita
Por fuerza ganar un alma
Pues no advierte, pues no mira
Que las victorias de amor,
No hay trofeo en que consistan
Sino el grangear el cariño
De la hermosura que estiman!
Una hermosura ofendida
Es querer a una mujer
Hermosa, pero no viva.

La palme de l'amour, son triomphe suprême
C'est le tendre aveu fait par celle que l'on aime.
Mais dresser un désir contre sa volonté
Et faire violence à son cœur révolté
C'est vouloir posséder, ô monstrueuse envie,
Une beauté flétrie, insensible, sans vie.

5. Fuera de que, como he preso
Un hijo mio, es verdad
Que no escuchara a mi hija
Pues era la sangre igual.

Quoi! lorsque j'ai mis Juan mon fils en prison
De défendre sa sœur je n'aurais pas raison?

Rivanadeyra, éditeur de la collection des comédies de Caldéron, a fait à propos de ces quatre vers l'observation suivante :

Ha de faltar algo : en otros muchos pasajes de la comedia creemos que sucede lo mismo, o que esta viciado el texto.

L'éditeur a évidemment raison. Crespo eût été bien maladroit de détourner sur son fils l'attention du roi, qu'il était si à propos de concentrer tout entière sur sa fille.

ADDITION A L'APPENDICE

Nous avons supprimé dans le corps de la Comedia (première journée, scène II, p. 13) la plaisanterie suivante, que nous avons jugée trop grossière :

Que si no la tienes (*la hambre*) puedes
Tenerla, pues de la tarde
Son ya las tres, y no hay greda
Que mejor las manchas saque
Que tu saliva y la mia

Déjà la troisième heure est au clocher sonnée
Et la faim à tous deux nous fera saliver
Une salive qui pourrait bien enlever
Bien mieux qu'on ne ferait avec la pierre blanche
La tache que je vois d'ici sur votre manche.

GB L 182

Sig.: G.B. L. 182

Tít.: L'Alcade de Zalamea : comédia

Aut.: Calderón de la Barca, Pedro (1

Cód.: 1008347

